

JOURNAL HELVETIQUE
O U
R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oeco-
nomie , d'Agriculture , d'Hytoire Natu-
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-
gitives de Littérature choisie , en prose &
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,
les Découvertes & l'Encouragement des
Sciences & des Arts , des Manufactures
& des Métiers &c.*

DEDIÉ AU ROI.

J U I N 1 7 6 8.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

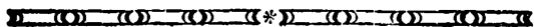


M D C C L X V I I I ,



JOURNAL

HELVETIQUE.



J U I N 1768.

*RECHERCHES POLITIQUES

SUR les terreurs populaires que cause le bon prix des grains, & sur les moyens de les calmer.

L'ORIGINE des frayeurs dont le vulgaire paroît agité dans quelques Provinces ; est très facile à découvrir : On a confondu le bon prix des grains que procure la liberté politique, avec les symptômes de la disette, dont on avoit coutume de s'épou-

S s 2

(*) C'est la pièce que nous avons promis dans le mois de *Mai* ; elle est écrite par un François & pour la Nation en particulier, mais les principes qu'elle renferme s'appliquent naturellement à tous les autres Etats de l'Europe,

vanter sous la Loi de la prohibition. C'est cette erreur fondamentale qu'il faut dissiper, elle seule a causé les allarmes; elle seule a fait proposer & peut être adopter des moyens politiques, dont l'effet infailible seroit de substituer des maux réels à un mal imaginaire; elle seule peut troubler l'Etat, & retarder les progrès qui sembleroient nous rapprocher peu à peu de l'Etat de prospérité d'où nous sommes déçus.

Voici la doctrine que nous opposons à cette erreur: Premièrement. la liberté absolue du transport des grains doit leur donner dans une première époque un bon prix, qui fait la richesse de l'Etat. Secondement, cette liberté ne peut occasioner, ni préparer la disette & la famine; mais au contraire, elle ne peut que les empêcher: Elle procure dans une seconde époque aux acheteurs du grain à meilleur marché, après avoir mis les vendeurs nationaux dans le cas de vendre plus cher.

Si ces deux propositions sont une fois prouvées, nous aurons droit d'en conclure qu'il ne faut point avoir pour le Peuple la complaisance cruelle d'adopter ses vaines frayeurs; qu'ils ne faut point restreindre la liberté, ni rappeler, en tout ou en partie, l'ancien système des prohibitions funestes; mais qu'il faut dissiper l'erreur commune, éclairer le vulgaire, & montrer l'il-

lusion des anciens préjugés. C'est le seul remède aux terreurs populaires.

I.

La liberté du transport des grains doit nécessairement causer tous les ans une cherté passagère, qui fait le vrai bien & la solide richesse de l'Etat.

Quand on ne veut point s'égarer dans les spéculations politiques, il faut assise une base solide & inalterable, en creusant jusqu'au roc vif; c'est à dire jusqu'aux Loix physiques nécessaires & palpables, qui ne peuvent jamais nous tromper. C'est la nature qu'il faut consulter, & non pas l'opinion : C'est la totalité des faits qui forment l'ordre naturel, non quelques faits isolés qui souvent sont les fruits d'un désordre occasionné par la fausse politique.

Commençons donc par interroger la nature. Examinons l'état physique de l'Europe en général par rapport à la production, & à la communication des grains.

Distinguons l'Europe en trois parties : Le Nord, le centre & le Midi. Vous savez que les Etats du Nord recueillent tous les ans une prodigieuse quantité de grains, leurs terres fertilisées par les neiges étant

toutes employées à cette culture, parce que le climat se refuse à celle des vignes, des oliviers, des muriers; ainsi qu'à plusieurs autres qui réussissent au centre & au midi. Les Etats du Midi spoliés des richesses rurales, qui rendent seules les terres fécondes, n'ont qu'une culture très languissante & sentent toujours des besoins plus ou moins grands, plus ou moins pressans. Enfin, la France & l'Angleterre occupant le centre sont aussi pour l'ordinaire dans un état mitoyen entre la surabondance du Nord & la disette du Midi.

Remarquons, sur tout, que même avec les récoltes les plus mauvaises, le Nord a toujours du grain plus qu'il n'en faut pour satisfaire à nos besoins, quelque grands que vous les suposiez. C'est une vérité de fait, & un article fondamental qu'on ne doit jamais perdre de vue; c'est cependant le premier que le vois absolument oublié tous les jours.

Oui, les Peuples du Nord recueillent toujours une immense quantité de grains au delà de ce qu'ils en mangent eux-mêmes, & de ce qu'ils en rendent en nature. Bien des gens nous demanderont ce qu'ils en font; nous leur répondrons qu'ils les boivent; qu'ils en font de la bière & de l'eau de vie. Ce n'est sûrement pas faute

d'aimer mieux nos vins & nôtre eau de vie ; mais c'est qu'ils ne peuvent nous en acheter qu'à proportion du grain qu'ils nous vendent : Nous reviendrons sur cette grande vérité, très féconde en conclusions qui nous paroissent peu connues, & qui cependant méritent bien de l'être.

Un fait très certain, qui doit nous occuper quant à présent, c'est que le grain commence par avoir trois prix en Europe, un prix extrême dans les Etats du Midi, un prix moyen dans les Etats du centre, un prix infime dans les Etats du Nord. C'est l'effet naturel & nécessaire des différences que nous avons remarquées dans la production.

La communication absolument libre , tend évidemment à égaliser ces trois prix , & elle opère nécessairement cette égalisation , quand on la laisse faire.

On entend aisément ce que signifie cette expression de prix égalisés, & on sent toute la justesse des idées qu'elle présente. Supposons, par exemple, qu'en Angleterre le prix d'une denrée soit quarante sols, & qu'elle ne vaille en France que trente sols, mesure égale : La libre communication versera de la denrée de France en Angleterre, jusqu'à ce qu'elle n'y vaille plus que

trente cinq sols , & qu'elle soit en France à trente cinq sols , moins la dépense du voyage ; il est impossible que ce moment n'arrive pas à la suite d'un transport qui rend la denrée plus commune , & par conséquent moins chère en Angleterre , dans la même proportion qu'il la rend plus rare , c'est à dire plus chère en France.

Quand le taux moyen est une fois fixé , la communication cesse par elle même , sans qu'aucune Puissance ait besoin de s'en mêler. Croyez vous qu'il faille des ordres ou des Loix pour empêcher les Négocians d'acheter sur le pied de trente cinq sols en France , une denrée qu'ils vendroient nécessairement un peu moins à Londres ? Je dis un peu moins , parce que tous marchands qui trouveroient en arrivant la denrée à trente sols , la feroient nécessairement tomber au dessous par leur arrivée.

L'effet infailible d'un transport absolument libre est donc réellement d'égaliser les prix. C'est ce principe général qu'il faut appliquer au négoce parfaitement libre des grains en Europe.

Mais nous sommes obligés de partager le transport en diverses époques , dont les résultats sont nécessairement différens les uns des autres. C'est encore un effet naturel qui n'a pas été assez remarqué jus-

qu'à présent , & qui a causé beaucoup d'erreurs.

La communication se fait tout naturellement de proche en proche, quand elle est en pleine liberté. Nous avons déjà distingué nôtre Europe en Etats de trois sortes , caractérisés par le climat & par la production ; Etats du Midi, Etats du centre, Etats du Nord. On peut encore distinguer la France en diverses Provinces, méridionales, mitoyennes & septentrionales, qui sont caractérisées par la même différence dans leur production ordinaire.

Ces idées ainsi rapelées, considérons la marche naturelle des grains absolument libres. D'abord le bled doit être toujours au prix extrême dans les Etats du Midi qui en produisent moins ; à la première époque qui suit immédiatement la récolte, la plus grande cherté doit être nécessairement dans ces Etats du Midi, toutes choses restant égales d'ailleurs. Cette extrême cherté y est elle même d'autant plus grande que la modique production y a plus souffert des accidens naturels.

Par la raison physique & très évidente que les plus voisins peuvent & doivent arriver les premiers, les habitans des Provinces méridionales sont appelés évidemment par la nature à faire les premiers

marchés avec les Etats difetteux de l'Europe : Toutes les fois qu'ils feront libres, ils fe presseront de porter dans ces Etats une très grande partie des bleds récoltés dans nos Provinces méridionales.

L'effet infaillible de cette liberté, fera d'égaliser les prix de ces Etats du Midi avec celui des Provinces méridionales de France ; c'est à dire que le bled diminuera de prix chez nos voisins, & qu'il augmentera d'abord au Midi de la France.

Supofez que la même mesure vaille quarante fols en Italie, en Espagne, en Portugal, & qu'elle ne vaille que trente en Provence, en Dauphiné, en Guienne, en Bretagne ; les François libres achéteront & porteront à toutes mains ; ils s'emprefseront d'arriver avant les Hollandois, les Lubékois, les Dantzikois. Ils ont pour cela double facilité ; la première, c'est qu'ils recoltent plutôt ; la seconde, c'est qu'ils font plus près : Ainfi la nature leur destine manifeftement le premier profit.

Vous voyez donc que les diligens des marchands françois vendront leur bled depuis quarante fols la mesure. Il n'est pas moins évident que leur arrivée fera tomber les prix chez nos voisins, d'une part, & qu'elle les rehaussera de l'autre dans nos Provinces méridionales. Les prix s'égalise-

ront à trente cinq sols, passé lequel l'exportation cesseroit d'elle même, si ces Provinces étoient isolées.

Mais il est encore infaillible que les Provinces intérieures & mitoyennes de France, qui ont elles mêmes des grains un peu moins chers, voyant le renchérissement occasionné dans les autres par l'exportation, s'empresseront d'y verser le leur, afin de participer au bénéfice. Si vous supposez que le premier prix ait été vingt huit sols la mesure, il se fera par leur concurrence une seconde égalisation entre le prix de trente cinq sols & celui de vingt-huit ; c'est à dire que le prix commun fera bientôt de trente un sols six deniers.

Par la même Loi très naturelle & très infaillible, les Provinces du Nord de la France, dont le prix seroit par exemple vingt-six sols, s'empresseront le plus possible de participer au bénéfice ; elles verseront des bleds dans les Provinces intérieures, ou même par le cabotage dans les Ports. Troisième égalisation, qui mettra le prix général à vingt-huit sols neuf deniers.

Je dis que dans l'état de liberté parfaite & absolue du commerce, ces trois égalisations doivent nécessairement se faire avant que les Etats du Nord aient pu faire arriver leurs grains pour entrer en concurrence avec les nôtres

Il est donc infaillible que la libre exportation causeroit dans les premiers tems un renchérissement des bleds de France, qui commence par les Ports du Midi, & qui s'étend graduellement & proportionnellement aux Provinces intérieures, puis aux provinces septentrionales. Comment peut il se faire qu'on n'ait point vu très évidemment que c'est un effet nécessaire de la liberté & du double privilège que donne la nature, vis à vis les Etats difetteux du Midi?

Il n'est pas moins clair & indubitable que ce renchérissement infaillible, est précisément le bien qu'on cherchoit, la vraie richesse de l'Etat. C'est à cette époque précieuse que les cultivateurs & les propriétaires vendent tous les bleds qu'ils ont ; ils profitent évidemment du renchérissement, & comme le grain forme plus d'un tiers du revenu national, quoi qu'en dise l'ignorance, le renchérissement accroît d'autant ce même tiers du revenu, au profit non seulement de ceux qui le dépensent les premiers, tels que sont le Roi, les propriétaires, les cultivateurs, le Clergé décimateur ; mais encore nécessairement au profit des ouvriers, marchands, gagistes & salariés quelconques qui vivent de cette dépense.

Mais dans l'état de liberté totale, il ne faut point confondre ce renchérissement passager avec la disette & la famine, les terreurs qu'on a trop écoutées à cet égard ne viennent que de l'ignorance & d'un intérêt particulier, mal entendu. C'est ce que nous allons expliquer.

I I.

Le bon prix des grains nationaux, que le vulgaire ignorant appelle cherté, vient & viendra toujours dans l'état libre, de ce que nous sommes appelés par la nature à vendre les premiers aux Nations voisines, dans le moment où elles achètent plus cher.

Mais il faudroit apprendre à ceux qui sonnent l'allarme, que ce débouché qui enrichit évidemment le Royaume pendant la première époque, non seulement n'est pas capable de l'affamer; mais au contraire, qu'en suposant toujours la marche libre & naturelle, il assure à la subsistance le meilleur marché possible, &, qui plus est, une seconde source de richesses, très réelles & très précieuses pour l'Etat.

En effet, il faut considérer sous la seconde époque, l'arrivée des vaisseaux qui nous apportent les bleds récoltés dans les Etats du Nord. Nous avons déjà fait

remarquer comme une vérité constante , que la nature ne nous refusera jamais cette redource , tant qu'elle nous donnera du vin & de l'eau de vie ; parce que les Peuples septentrionaux aiment mieux boire sous cette forme nos raisins que leurs grains : La nature aiant encore voulu que nos raisins valussent mieux à boire.

Les bleds du Nord arrivent donc dans l'état absolument libre, lorsque nos prix sont égalisés de manière que nos grains ont été vendus depuis quarante sols la mesure supposée, jusqu'à vingt huit sols neuf deniers. Il n'est pas moins certain que le prix infime des Etats du Nord doit être à vingt sols, lorsque celui de nos Provinces septentrionales est à vingt-six, comme nous l'avons supposé. Il se fera donc successivement & graduellement une autre suite d'égalisations, qui portera le prix général de l'Europe de vingt quatre à vingt-cinq sols la mesure.

Le niveau doit nécessairement s'établir ainsi, quand on jouit d'une liberté plénière ; & dans cette marche naturelle, on voit comment chacun profite de proche en proche, depuis les lieux les plus disetteux, jusqu'aux plus abondans.

Ceux qui parmi nous achètent des bleds, les trouveroient donc successivement enché-

ris de trente à trente cinq, puis diminués jusqu'à vingt-quatre. Le Royaume auroit vendu tant qu'il auroit pû, depuis quarante jusqu'à vingt huit; il en achèteroit tant qu'il en auroit besoin, depuis vingt-huit jusqu'à vingt-quatre. Croyez vous que ce soit un grand mal?

Mais il y a plus : Dès que les prix seroient égalisés par l'empressement de nos François, par leur diligence à vendre le plutôt possible, & en plus grande quantité possible aux Etats disetteux, les Septentrionaux auroient plus de profit à se jeter d'abord dans nos Ports, qui sont plus voisins, que d'aller faire un très grand tour assez dangereux pour arriver chez les Peuples du Midi.

Il s'ensuit que non seulement nous continuerions à jouir des premiers bénéfices de l'égalisation des prix; mais encore que le chargement des vaisseaux du Nord, pour le retour, se feroit dans nos Ports: que nos vins, nos eaux de vie, nos sels & nos huiles seroient exportées plutôt, en majeure quantité & à meilleur prix. Cette dernière considération paroît de la plus extrême importance pour tous nos propriétaires, & même pour nos ouvriers de décoration: Tous leurs intérêts se réunissent évidemment pour attirer dans nos Ports

ces navires commerçans du Nord, chargés des grains dont le prix est le moindre possible, & qui forment le dernier taux du marché général.

Tel seroit nécessairement le cours de ce commerce abandonné à sa liberté plénière. On en voit les raisons ; on en sent les avantages. Dévelopons maintenant les effets du système qui donne des entraves au négoce. C'est au public à juger s'il est avantageux ou préjudiciable, s'il est propre à prévenir la disette, ou à l'occasionner & à la confirmer.

I I I.

Il faut considérer la prohibition ou les difficultés du transport dans l'une & l'autre époque ci dessus distinguées, c'est à dire avant la première exportation qui cause le renchérissement graduel & proportionnel des grains nationaux, ou après ce même renchérissement. Le premier cas rentre dans l'ancien système de la prohibition entière & absolue ; le second est le système moderne des prohibitions particulières locales & momentanées.

Il paroît étrange qu'on ait reconnu les vices de l'ancien système, & qu'on l'ait
proscris

proscrit, sans qu'on ait aperçu que ceux du nouveau sont aussi dangereux, & qu'ils portent l'un & l'autre sur le fondement des mêmes erreurs, sur la même ignorance des principes physiques, & des règles palpables que la nature prescrit à la production & à la vente des bleds en Europe.

Par l'ancien système des prohibitions absolues & générales, nous étions nuis pour la communication universelle des grains. Quelques monopoleurs achetoient des permissions, & profitoient des circonstances pour s'enrichir, eux & leurs protecteurs, mais la Nation ne vendoit point, & n'achetoit que dans les tems de vraie disette.

Calculons, d'après les mêmes suppositions, les suites de ce système. Dans nos Provinces claquemurées, le bled auroit resté à trente sols la mesure vers le Midi, à vingt-huit vers le Centre, à vingt-six vers le Nord. Les Etats méridionaux auroient été obligés d'attendre ceux du Nord, & le prix y seroit accru par cette raison, jusqu'à quarante cinq, & peut être au delà. Ces Nations disetteuses étant obligées de jouer immédiatement avec les Peuples du Nord, le prix moyen auroit été graduellement de quarante cinq à trente deux sols six deniers la mesure; & c'est depuis ce

prix jusqu'à vingt-neuf sols six deniers que nous aurions été obligés d'acheter tout ce que la médiocrité de nos récoltes nous eut rendu nécessaire.

L'importation des navires septentrionaux dans nos Ports, se seroit bornée à ce nécessaire; les chargements en eaux de vie & en vins, ou autres marchandises de France pour le retour, s'y seroient proportionés. Comptez combien ce résultat est différent de celui que nous a donné l'hypothèse d'une entière liberté.

Appliquons le même calcul à la prohibition qui surviendroit vers le Midi de la France, après le premier effort du Commerce, après le premier renchérissement qu'il a produit dans les bleds de nos Provinces méridionales, & de nos Provinces intérieures; c'est en quoi consistent les mesures que quelques uns ont conseillées pour remédier aux vaines terreurs qu'avoit occasionées ce renchérissement.

Deux premiers effets très infallibles suivroient la prohibition qui surviendroit en cette circonstance. D'abord les grains de nos Provinces Septentrionales qu'on laisseroit libres, au lieu de prendre leur cours vers les Provinces intérieures & les Ports méridionaux du Royaume, le prendroient immédiatement vers les Etats où s'est fait

sentir la disette; les Peuples du Nord, qui arrivent, suivroient aussi la même route, par la raison toute simple que le Commerce préfère les lieux où les grains sont sur le pied de trente cinq sols, à ceux où ils ne sont qu'à trente un sols six deniers.

C'est donc dans nos Provinces intérieures que vous intercepteriez tout à coup la chaîne des communications. Plus elles auroient eu d'intelligence & d'émulation, pour verser le plutôt possible leurs bleds dans nos Ports méridionaux, où l'exportation les rendoit plus chers, dans l'espérance d'en tirer à meilleur marché de proche en proche des Provinces septentrionales; plus la révolution subite y causeroit de vuide, en même tems qu'il se formeroit dans nos Ports des engorgemens qui continueroient d'en éloigner, non seulement les étrangers, mais même nos compatriotes du Nord, & qui les repousseroient jusqu'aux Etats du Midi.

La prohibition devoit donc nécessairement operer un rebroussement, ou une diversion de nos propres bleds septentrionaux; une accumulation subite & forcée dans nos Ports, qui formeroit une vraie disette dans le centre du Royaume. C'est un fait très certain, qu'il seroit très facile

& très essentiel de prévoir, avant d'arrêter brusquement sur le fondement d'une terreur populaire, le cours naturel de la communication, une fois commencée sous la garde d'une Loi solennelle, & sur l'assurance de la bonne foi publique.

Rien n'est donc plus naturel que ces deux circonstances, dont plusieurs pourroient s'étonner: savoir, la disette qui naitroit tout à coup dans nos Provinces intérieures, & le cours de l'exportation tourné vers nos Provinces septentrionales: Ils seroient des effets très simples & très nécessaires de la prohibition, si elle étoit lancée sur nos Ports du Midi.

Deux autres effets, mais qui ne sont pas moins réels, c'est que le reste de la vente des grains iroit se faire immédiatement entre les Peuples du Nord & ceux du Midi: La cherté que nous aurions laissée chez nos voisins en cessant de leur envoyer de nos grains, devroit nécessairement y attirer les septentrionaux, en même tems que la prohibition & le regorgement qui en est la première suite, les éloigneroient de chez nous. Il n'est pas besoin de vous expliquer davantage quelles en seroient les suites; comment nous perdriions doublement, soit par le renchérissement réel & permanent en pure perte

du bled que nous serions contraints de racheter d'eux ; soit par le défaut des chargemens pour le retour en vins , en eaux de vie , huiles & autres marchandises qu'ils auroient faits chez nous , plus promptement , à meilleur prix & en plus grande quantité.

I V.

Les terreurs chimériques du Peuple , n'exigent donc qu'une instruction plus ample & plus claire. On nous a demandé si on guériffoit la peur ; & nous avons répondu très hardiment que oui. Les enfans , les femmes & les esprits foibles craignent dans les ténèbres ; donnez leur de la lumière , & vous faites cesser leurs frayeurs.

Le vulgaire de toutes les conditions n'est pas encore suffisamment éclairé sur les effets de l'exportation , ni sur la marche naturelle de la communication entièrement libre des grains. Il est accoutumé à confondre l'idée de cherté avec celle de disette actuelle & de famine prochaine. Rien n'étoit mieux fondé dans les tems encore voisins de la prohibition absolue. Quand nous étions isolés & totalement exclus du marché général , on devoit être effrayé de voir le bled cher , même dans les quatre

premiers mois qui suivent la récolte : On doit s'attendre à un plus grand renchérissement ; & sous ce point de vue , la populace ne regardoit les enmagasinages & les transports des grains qu'avec indignation.

Il faut donc persuader au Peuple , que , dans le système de la liberté , c'est l'intérêt général du Royaume de vendre cher dans les premiers tems aux Etats du Midi , pour acheter à bon marché dans un second tems des Etats du Nord. Il faut bien lui mettre dans la tête que ceux là ne nous laisseront jamais manquer de grain , & qu'ils achèteront à la place nos vins , nos eaux de vie , nos huiles & toutes nos marchandises.

Il faut prouver aux chefs des ouvriers qu'il y a plus de profit pour eux d'acheter d'abord le bled de vingt huit à trente cinq , puis de trente cinq à vingt-quatre , que de l'acheter à trente ; qu'en outre les revenus de la Nation étant augmentés de plus d'un septième par le premier renchérissement , il y a plus à gagner pour eux avec des gens qui ont plus à dépenser.

Il faut prouver aux propriétaires des grands vignobles , qu'ils ont évidemment tort de crier comme ils font , contre l'exportation qui verse de très bonne heure nos bleds dans le Midi ; parce que d'un côté le transport ne renchérit le pain de leurs

vignerons que tranſitoirement , pour le faire diminuer enſuite beaucoup plus qu'il n'aura renchéri : Mais que ce même verſement , & la cherté ſalutaire qu'il occaſionne , attire dans nos Ports les négocians du Nord , qu'ils opèrent un débouché plus prompt & plus avantageux de leurs vins & de leurs eaux de vie.

C'eſt ainſi qu'on guérit la peur fondée ſur l'ignorance , en diſſipant les erreurs qui l'occaſionnent. Sûrement le pire moyen pour y remédier , ſeroit de la traiter comme ſi elle étoit bien fondée , & de prendre en conſéquence de fauſſes meſures , qui occaſionneroient un mal réel , & qui autoriferoient de plus en plus le Peuple à regarder ſes frayeurs comme une haute ſageſſe.

Excufons ce Peuple mal inſtruit , qui s'eſt livré à de vaines terreurs , faute de ſavoir faire la différence entre les effets de la liberté & ceux de l'ancien ſiſtème des prohibitions ; faute de ſavoir qu'il y avoit une reſſource toute prête pour lui procurer le bon marché , de la part des Etats du Nord , après lui avoir aſſuré ſa part dans le profit qu'oſre la cherté du Midi.

Excufons les perſonnes bien intentionnées , qui auroient elles mêmes ignoré les

heureux effets, infailliblement attachés à la marche naturelle & libre, qui auroient cru dans le doute & dans l'embarras, qu'il falloit paroître partager les frayeurs, afin de prévenir les impressions funestes qu'elle pouvoit faire sur l'esprit du Peuple, & les suites qu'elles auroient peut être entraînées.

Mais craignons le mal qu'opéreroient nécessairement les fausses mesures qu'on se croiroit obligé de prendre pour calmer ces vaines terreurs. C'est la publicité de l'instruction; c'est la liberté totale accordée à quiconque le voudra, d'instruire & de contredire à son gré, qui répandra la lumière. Elle ne peut être pleine & vraiment efficace, qu'après la discussion la plus complète. Il faut admettre toutes les objections, résoudre toutes les difficultés, passer en revue toutes les absurdités, & faire prendre à la vérité toutes les formes.





S U I T E
 D E J O S E P H ,
 O U
 L A P R O B I T E'.

C O N T E

J'AVOIS fait peu de connoissances à Paris ; je n'avois guères vu chez ma première maitresse que des philosophes de l'espèce de mon second maitre, & je n'étois guères tenté d'en essayer une seconde fois : Je pris donc mon parti, & je me déterminai à aller voir le Seigneur de nôtre Village ; je le connoissois pour l'avoir vu pendant le tems des vacances qu'il passoit ordinairement à sa terre, & l'accueil que j'avois reçu de lui un jour que j'étois allé lui porter une belle part de pain béni, me faisoit espérer que j'en serois bien reçu.

Comme il occupoit une des premières places de Magistrature, on m'enseigna facilement sa demeure ; mais je ne l'y trou-

vois point, il étoit monté à cheval dès le matin, & ne devoit rentrer que pour diner. Je m'y rendis donc l'après midi, mais trop tard, il étoit allé à l'Opéra comique. Je ne fus pas plus heureux le lendemain, il étoit à la campagne où il donnoit une fête: J'y retournai aussi inutilement deux jours après, il étoit revenu de la campagne la veille, mais il y étoit retourné le jour même pour y jouer la Comédie.

Ces occupations me paroissoient si peu convenables à un grave Magistrat, que je fus à la fin tenté de croire que son Suisse s'étoit moqué de moi, & je pris le parti de demander à parler à un nommé PICARD, c'étoit un fils de son Fermier qu'il avoit amené pour l'exempter de la milice; mais PICARD étoit à sa suite, & l'on me dit que je ne pourrois guères trouver le moment de lui parler si ce n'étoit le mardi matin à l'heure de son audience. Je ne manquois pas de m'y rendre, mais avec timidité, parce que je craignois de me trouver là avec des personnes de distinction, que sa place pouvoit obliger à le solliciter.

D'après cette idée d'audience publique, je ne fus pas peu surpris de ne trouver dans la salle que des filles & des intrigans,

dont l'air insolent annonçoit plutôt des créanciers que des cliens.

Les filles étoient placées selon le degré de leur beauté, & les plus jolies étoient les plus proches de la porte de son cabinet, elle s'ouvrit, & chacun se leva, mais ce n'étoit qu'un laquais, & ce laquais étoit mon compatriote PICARD. J'allai au devant de lui, il me reconnut aussi-tôt, & me demanda ce qui m'amenoit chez son maître.

Nous passâmes dans l'anti-chambre voisine, où je lui racontai en très peu de mots mon histoire, que je finis par lui demander si je pouvois espérer quelque chose de la protection de son maître. Je ne doute nullement, me répondit il, qu'il ne s'emploie volontiers à vous faire avoir quelque place, car personne n'est plus obligeant que lui, mais je vous conseille de revenir une autre fois, car il n'aura pas le tems d'écouter le quart des femmes : que vous voyez ; il est maintenant enfermé avec un danseur de corde qui lui apprend à faire le saut de carpe.

Quant aux amusemens des Magistrats, comme de monter à cheval, donner du cor, danser les allemandes, tout cela n'a rien de plus ridicule ni de plus éloigné de leur métier que ceux des autres états ; les

militaires brodent & font du marli, les financiers de la musique, les femmes des systèmes de métaphisique, les Pontifes des couplets, & les Ministres des pièces de théâtre; on diroit, mon cher JOSEPH, que vous fortiez de vôtre Village; aprenez à ne vous étonner de rien dans ce pays ci, & revenez demain matin, je vous ferai parler à nôtre maitre, que j'aurai déjà prévenu avantageusement sur vôtre compte.

Le bon PICARD me tint parole, car lorsque je retournai voir le Président, je le trouvai on ne peut pas plus favorablement disposé à me rendre service; il me fit raconter l'histoire de nôtre séparation avec le Poète qu'il connoissoit, & je crus qu'il étoufferoit de rire, non pas tant de la chose même, que des bons mots qu'elle lui donna occasion de dire.

La mort de mon oncle, dont il ignoroit les circonstances, ne lui parut pas moins plaisante; & après qu'il eut passé une demi heure à s'égayer sur ces deux événemens, il me dit qu'il avoit déjà pensé à moi, & qu'il vouloit me placer avec son beau-père futur; c'étoit un financier riche de cent mille écus de rente, dont quelques parens travailloient encore à la terre dans un Village à quatre lieues du nôtre, une de ses tantes étoit venue à Pa-

ris par un petit accident qui avoit fait la fortune de la famille. Il avoit considérablement augmenté la sienne, & il venoit d'acheter une charge de Secrétaire du Roi pour son père qui ne favoit ni lire ni écrire.

Le Président me mit lui même au fait de toutes ces circonstances, en plaisantant sur son beau-père & les cinq cens mille livres qu'il épousoit, voulant bien, disoit-il, prendre la fille par dessus le marché.

Il finit par me prophétiser une fortune semblable, si je voulois profiter des bons exemples que j'aurois devant les yeux; car il ignoroit les leçons que le Curé m'avoit laissé à suivre, & il me donna une lettre de recommandation pour engager le financier à me donner une place dans quelques uns de ses Bureaux.

Je fus facilement introduit en m'annonçant de la part de son gendre futur, & je me présentai devant ce nouveau champignon de la noblesse Picarde.

Il ressembloit à tous les portraits ensemble qu'on a fait des financiers, petit, gros, le ventre rond, la figure plate, le ton haut, l'expression basse, le geste ignoble, & le maintien impertinent.

Parbleu, l'ami, me dit-il, en prome-

nant sa main entre sa tête & sa perruque ; j'admire ton étoile , qui te conduit ici au moment où je viens de chasser mon troisième Secrétaire , c'étoit un paresseux ; je te donne sa place , à la recommandation de M. le Président , mon cher gendre , à qui je n'ai rien à refuser. A l'instant je fus installé & je me mis à la besogne , car il n'y avoit pas de tems à perdre avec mon nouveau maître.

Je continuai à travailler de mieux en mieux , & si bien que j'obins au bout de mon quartier une gratification de dix pistoles , ce qui me fit redoubler de zèle.

Tout alloit bien jusques là , lorsque je reçus un billet d'un compatriote qui m'invitoit à venir le trouver dans un café voisin qu'il m'indiquoit. Je m'y rendis & j'y trouvai un de mes anciens camarades , LAURENT FERREUX , neveu , ainsi que moi vraisemblablement , d'un Curé du voisinage. Il étoit venu à Paris pour les mêmes raisons ; c'est à dire , après la mort de son oncle , dont la succession n'avoit pas été plus considérable que celle du mien , ce qui prouve que l'Eglise ne thésaurise pas toujours.

Mais LAURENT FERREUX avoit un avantage que je crus d'une grande importance , & qu'il me dit cependant lui avoir été

Fort inutile jusqu'alors ; il étoit issu de german avec mon patron , qui refusoit de le voir, sans doute, pour n'avoir pas la peine de le reconnoître. Ainsi, continua le pauvre LAURENT, vous voyez que ce n'est pas à ses proches que l'on fait le plus de bien en ce pays, puisque vous êtes bien établi chez mon parent, & que je ne puis y être admis.

Ayez la charité de lui toucher quelque chose de moi lorsque vous en pourrez trouver l'occasion. Je le lui promis, & lui tins parole dès le lendemain, en reportant au patron une copie qu'il m'avoit recommandée la veille. Mais le financier fronça le sourcil au premier mot que je lui touchai sur cet article, & me chargea de dire de sa part au fripon qui osoit se dire son parent, qu'il le feroit enfermer s'il aprenoit qu'il continua à soutenir cette insolente imposture.

Je désolai ce pauvre garçon en lui portant une réponse si dure ; & le voyant dans un état digne de compassion, je l'invitai en bon compatriote à demeurer avec moi, lui offrant de bon cœur de partager avec lui les appointemens que je gagnois chez son cousin, jusqu'à-ce que nous eussions trouvé l'occasion de lui procurer quelque place.

Assurément le financier avoit raison ; cet honnête garçon ne pouvoit être du même sang que lui , car il se jetta à mon cou avec les marques de la plus tendre & de la plus sensible reconnoissance. Je ne lui ménageai pas celles de mon amitié, dont je le trouvai plus digne de jour en jour.

Nous vécumes pendant plusieurs mois ensemble , dans cette étroite intimité & ces sentimens d'attachement véritable & réciproque que l'on ne connoit guère que dans la médiocrité.

Cependant quelque grande que fut notre économie , mes apointemens ne pouvoient suffire à notre commune dépense , & ie me trouvois contraint de les demander souvent avant la fin du mois.

Nôtre ami , me dit un jour le financier , il me semble que vous vous dérangez ; si cela continue , je vous chasserai , c'est à vous d'y prendre garde.

Je n'étois déjà que trop outré de la dureté de ce méchant homme , & je ne pus m'empêcher de lui répondre que j'en aurois peu de regret , si l'argent qu'il me reprochoit ne m'étoit nécessaire pour nourrir un parent qu'il abandonnoit d'une manière si honteuse , & je ne feignis point de

de lui apprendre l'extrême misère où il seroit réduit, sans les secours que la seule humanité m'engageoit à lui fournir.

Il fut un instant pétrifié de ma réponse, & je crus devoir profiter de la révolution que cette apostrophe sembloit faire en ce moment dans ses idées, continuant donc avec encore plus de chaleur afin de déterminer l'incertitude où je le voyois, je lui dis : Ah ! Monsieur, n'êtes vous pas confus d'abandonner ainsi vos proches, tandis qu'avec une profusion dont chacun est indigné, vous ne balancez point à satisfaire tous vos caprices, à vous livrer à tous les plaisirs ? Le prix d'un seul plat de votre table suffiroit pour nourrir pendant une semaine entière toute votre famille infortunée ; souvent un seul jour de votre dépense répandroit l'abondance dans tout le Village où votre père a pris naissance : Si vous ne redoutez pas la vengeance céleste, craignez l'indignation publique qui n'est que trop révoltée du faste excessif avec lequel vous étalez ses dépouilles.

Jamais mon amour pour la vérité ne m'avoit entraîné avec plus de rapidité. Je voyois mon homme rougir & pâlir tour à tour, & je m'aplaudissois de mon courage à suivre avec tant de succès les leçons du bon Curé.

Allons , Monsieur , continuai-je d'un ton plus radouci , ainsi que je l'avois vû faire quelquefois dans ses prônes , pour rendre à ses paroissiens qu'il avoit foudroyés par ses menaces , un moment de retour sur vous même , un peu de honte est bientôt passéé , & vous n'aurez pas de peine à vous y résoudre , si vous songez à la gloire qu'une si belle action fera réjaillir sur vous.

Mon homme étoit toujours resté muet pendant le cours de ma harangue ; & je croyois l'avoir entraîné par le torrent de mon éloquence , lorsqu'il rompit tout à coup le silence en me prenant au collet. Maître coquin , me dit-il , je ne fais à quoi il tient que je ne te fasse jeter par la fenêtre pour payer ton insolence.

Je doute que personne soit jamais resté plus sot que je le fus à cette réponse ; elle étoit courte , mais sans réplique , aussi me gardai-je d'en faire aucune , & l'humiliation qui se répandit bientôt sur toute ma personne , changea bientôt en mépris la colère de mon patron , qui me dit en me jetant un petit sac d'argent : Tenez , Monsieur le docteur , je veux bien à la considération de M. le Président ne pas vous faire punir comme vous le mériteriez , voilà quatre fois plus qu'il ne vous revient

de vos gages, mais sortez de mon hôtel à l'instant, n'y remettez le pied de votre vie; & sur-tout, gardez vous, ainsi que votre protégé, de dire que vous m'avez jamais appartenu, ou tenez vous pour sûrs que je vous ferai mettre tous deux dans un lieu où l'un aura le loisir d'inventer des fables, & l'autre de débiter sa morale.

Cette déclaration me parut sérieuse & formelle, aussi n'osai-je pas prendre la liberté d'y rien objecter, & je me retirai dans ma chambre, où aiant fait mon paquet en peu de tems, je le fis porter chez mon compagnon de ma'heur, à qui j'apris celui qui venoit de nous arriver.

Cet honnête garçon montra le plus vif désespoir d'en avoir été la cause; je lui dis en vain toutes les choses consolantes que mon amitié pour lui put me fournir en ce moment, il ne cessa point de se montrer inconsolable, & m'ayant quitté le lendemain, je ne le revis plus.

Quelques jours après je reçus de lui une lettre, par laquelle il m'apprenoit qu'il étoit pret de s'embarquer pour nos colonies, & m'affuroit que si sa fortune répondoit à ses desirs & aux travaux qu'il alloit entreprendre, il ne tarderoit pas à réparer le tort qu'il m'avoit causé, & à me donner des preuves de son éternelle reconnoissance.

Je marchai pendant quatre jours inutilement dans tous les quartiers de Paris, pour découvrir le pauvre LAURENT FERREUX, que je desirois voir avant son départ, non pour le détourner du dessein qu'il avoit formé, puisque je n'avois pas d'autres ressources à lui offrir, mais pour l'engager à partager la moitié du sac que j'avois reçu de son parent, je ne pus le déterminer à y consentir, & jamais il ne voulut recevoir plus d'un louis que j'avois sur moi, que je le forçois d'accepter.

Après avoir fait ensemble un repas conforme à nôtre situation, nous nous embrassâmes à plusieurs reprises, & nous nous séparâmes enfin en nous souhaitant réciproquement une meilleure fortune, lui dans le nouveau monde, & moi dans celui-ci, où je commençois à m'apercevoir que la succession de mon cher oncle ne me vaudroit jamais ce qu'il m'en avoit fait espérer.

En attendant, j'eus recours au petit sac que le patron m'avoit donné avec mon congé. Mais qu'elle fut ma surprise, au lieu de quatre ou cinq cens livres, tout au plus, que je croyois y trouver, il étoit rempli d'or ! Et après m'être bien assuré de la réalité d'un trésor si considérable, c'est à dire, après l'avoir compté deux fois, je

fus convaincu qu'il contenoit cinq cens doubles louis.

Seroit il possible, dis-je en moi-même, que cet avare qui m'a paru si outré de la témérité de mes représentations, s'en soit senti touché intérieurement, & voulant seulement se les épargner pour la suite, il a fait son profit du sermon & congédié le prédicateur. Cela est vraisemblable, il ne seroit pas le seul qui reconnoissant ses torts, veuille les réparer sans en convenir. Peut-être même, ajoutai-je, dans mes réflexions, & l'occasion méritoit d'en faire, peut être ne demande-t-il pas mieux que de rendre service à ses parens, mais sa folle vanité l'empêche de les reconnoitre dans l'avilissement où leur infortune les retient.

Cette idée me parut vraisemblable, & je résolus d'en faire part, ainsi que du sac de louis, à mon cher compagnon. Je courus le lendemain chez lui: mais quoi que ce fut avec autant d'empressement que de satisfaction, j'arrivai trop tard, il venoit de partir avec ses compagnons; on m'apprit même que le vaisseau dans lequel il devoit passer aux Indes, n'attendoit plus que leur arrivée pour mettre à la voile.

Quelques réflexions que je fis en ce

moment, & que j'aurois pu faire plutôt, m'engagèrent à m'affurer des véritables intentions du Financier sur cette somme, avant que de courir la partager avec son parent.

Je me rendis donc prouement chez le patron, mais quelque chose que je pusse dire, le portier ne voulut jamais me laisser entrer, parce qu'il avoit, disoit il, reçu des ordres de son maitre. Je lui écrivis qu'une affaire de la plus grande importance m'obligeoit à lui parler; j'allois inutilement demander; réponse le lendemain. Je récrivis une seconde fois, point de réponse encore. J'y allois une troisième, & ce fut au moment où le Financier montoit dans son carosse, il étoit au bas de son escalier, j'allois à lui,

Qui vous a fait si hardi d'oser venir ici malgré mes défenses réitérées, me dit-il, du ton d'un Souverain oriental, puis se tournant vers ses gens, qu'on me chasse ce drôle.

Sans faire attention à cette menace, je lui répondis que lorsqu'il auroit appris la raison qui me forçoit à l'importuner, il me traiteroit d'une manière moins outrageante; que je venois lui demander s'il ne s'étoit point trompé en me donnant une somme. Je fais bien, maitre coquin,

interrompit-il, que je vous ai donné beaucoup plus que vous ne méritez, mais c'est un effet de ma bonté, dont je ne vous conseille pas d'abuser plus long-tems. Ah ! Monsieur, le mépris avec lequel vous me traitez me confirme de plus en plus que ce ne peut être que par erreur que vous m'avez donné ces mille louis, dis-je en les tirant de ma poche. Que parlez vous de mille louis ? Oui, Monsieur, il y a cinq cens doubles louis dans ce sac que vous m'avez donné.

Mon homme avoit les bras étendus, les doigts écartés, le visage allongé, & la bouche béante, sans pouvoir prononcer une parole : La surprise lui faisoit tenir le corps en arrière, mais ses mains, par un instinct naturel, s'étendoient peu à peu pour s'emparer du sac, que je me hâtai de délier pour confirmer ce que je venois de dire, & qu'il sembloit avoir peine à croire ; mais étant obligé de céder à l'évidence qui frapoit ses yeux, va, dit-il, en m'embrassant, tu es le plus honnête homme qu'il y ait au monde, ce sac là fera ta fortune, c'est moi qui te le promets ; & en disant cela il s'empara du sac, avec lequel il monta dans son carrosse, après m'avoir bien recommandé de venir

le trouver dans trois jours à son retour de la campagne, pour laquelle il partoit à l'instant.

Je retournai chez moi en m'aplaudissant du succès de ma démarche, mais cependant avec quelque regret de ne pouvoir plus contribuer autrement que par mes vœux à la fortune du pauvre LAURENT.

Je le laissai donc suivre sa destinée, & m'occupai de celle qui m'attendoit; mais mes réflexions m'ayant conduit à l'heure du souper, je m'aperçus qu'il ne me restoit pas un sol pour aller à l'auberge. Je me nourris pour ce soir là des espérances de ma fortune, & je me couchai aussi satisfait qu'après un bon repas, ce qui ne m'empêcha pas de dormir après avoir dit plusieurs fois: Ah! mon oncle, je vois bien que vous aviez raison, la probité est tôt ou tard recompensée.... Pour la vérité, il me semble qu'elle fait moins fortune en ce pays ci, ne pourrions nous pas les séparer un peu.... Oui.... non; c'est ce que nous verrons demain, & je fermai l'œil.

Ce n'est rien que de souffrir dans la certitude d'un sort heureux, & je me déterminai gaiement à vendre quelques nipes pour fournir à ma dépense jusqu'au retour de mon patron.

On imagine bien que je fus exact au rendez vous, mais il fut moins ponctuel; le lendemain on me dit qu'une indisposition l'avoit retenu la veille à la campagne, mais que vraisemblablement il n'y passeroit pas la journée, ce qui fut vrai, car on m'aprit le soir qu'il étoit mort d'une indigestion dans laquelle on l'avoit saigné.

Jamais perte ne fut plus sincèrement regrettée que celle du Financier le fut de moi; mais j'espérai que les héritiers ne refuseroient pas d'acquitter au moins une partie de ses promesses, & j'allai chez le Président, mon ancien protecteur, qui avoit épousé la fille du défunt: Il étoit parti depuis huit jours pour aller passer les vacances dans une Terre qu'il avoit en Poitou.

Je lui écrivis ma situation, mais point de réponse. Que faire? Point de connoissance, point d'argent, & fort peu d'effets propres à en faire.

Je me résolus à aller voir ma première maitresse, mais elle s'étoit retirée depuis six mois en Province pour racommoder ses affaires, que la Société des Belles Lettres avoit beaucoup dérangées.

Quand on n'a plus de ressources, il n'y a point de moyens qu'on ne tente; je

frapai à toutes les portes, jusqu'à celle de mon Philosophe, non pour en obtenir des secours, mais au moins des conseils; mais quelques chef d'œuvres de sa plume l'avoient fait mettre à la Bastille.

J'avois vendu jusqu'aux choses les plus nécessaires, il ne me restoit plus rien pour vivre que l'humiliant secours des personnes charitables. Je m'adressai au Curé de ma Paroisse: Avez vous, me dit il, des recommandations de quelques personnes de distinction? - Non, Monsieur, je suis abandonné de toute la terre: - Cela étant je ne puis vous secourir. -- Etes vous né, au moins, sur la Paroisse? -- Non, Monsieur, mais tous les hommes ne sont ils pas frères? -- Au moins y demeurez vous depuis long tems? -- Depuis un mois seulement. -- Eh! mon ami, que venez vous donc me demander? Vous voyez vous même que je ne puis rien pour vous, lorsqu'il y aura une année nous verrons. -- Mais, Monsieur, il y a trois jours que je n'ai mangé, & dans deux je serai mort de faim. -- Je conviens que cela doit-être triste pour vous, mais nous avons nos réglemens: Allez, mon ami, recommandez-vous au Seigneur, c'est l'unique ressource des malheureux. Je le vois bien, dis-je en m'en allant, car je n'ai rien à espérer de l'humanité de mes semblables.

La nuit étoit avancée ; pressé par la faim , mais retenu par la honte , je balançois à me recommander aux secours des passans. Je m'y déterminai enfin , mais d'une voix si basse & si étouffée , que l'on entendoit à peine ma demande ; je laissois même passer plusieurs personnes à qui je n'osois m'adresser dans les momens où la confusion prenoit le dessus ; & soit que je n'eusse pas le ton propre à exciter la compassion , soit que je manquasse de patience ou de courage pour obséder ceux qui se rendent plus à la persécution qu'à la pitié ; je ne pus obtenir une obole.

J'allois me retirer , chargé seulement de la honte & de l'humiliation à laquelle je venois de me livrer , je marchois au hazard guidé par le désespoir , lorsque je vis sortir d'une maison assez aparente un homme mis de cette manière qui annonce plutôt l'opulence que la magnificence ; je m'approchai de lui , & les mouvemens dont j'étois agité aiant rendu mon abord assez brusque , je m'aperçus qu'il en avoit été effrayé ; il me refusa cependant , en m'assurant qu'il n'en avoit point.

Ah ! Monsieur , lui dis-je avec indignation , comment voulez vous me persuader que vous n'avez pas une pièce de monnoie à donner à un malheureux que vous voyez

au désespoir ; la faim me déchire l'estomac, & je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez donné de quoi acheter un morceau de pain.

Mon homme faisi veut crier au secours : Au secours, misérable, lui dis-je ! Eh ! de quels secours avez vous besoin contre un misérable qui se meurt de besoin, & qui, malgré l'affreuse situation où la misère le réduit, est peut-être moins capable que vous de commettre une mauvaise action ; outré d'indignation, je me saisis de sa canne pour l'en fraper, & loin de faire aucun effort pour me la disputer, il me l'abandonne aussi tôt, & se sauve de toute sa force.

J'étois resté immobile dans la même place, ne sachant que penser de cette fuite ni à quoi me déterminer, lorsque le Guet m'arrêta ; je fus conduit en prison & enfermé dans un cachot, où malgré l'horreur de ma situation, ma première occupation fut de dévorer un pain noir qu'on m'y donna.

Les réflexions que je fis ensuite n'étoient rien moins que riantes : Ah ! mon oncle, si vous viviez, vous seriez bien étonné de voir où vos bonnes leçons m'ont conduit. Mais j'ai tort, ajoutai-je, de m'en prendre à ces excellentes vertus, mon

malheur est fans doute un effet de ma destinée, & je me ferois fait le plus grand scélerat de l'Univers, que je n'en aurois pas été plus heureux ni plus estimé.

Je fus interrogé le lendemain, & quoi qu'il en put arriver, je ne pus merélou-dre à rien déguiser de la vérité; Je fus reconduit en prison, où, pendant quinze jours, j'eus lieu d'entasser réflexions sur réflexions, touchant les recompenses qu'obtenoit la probité, & sur la reconnoissance de ceux à qui l'on disoit la vérité.

Je fus enfin une seconde fois tiré de mon cachot pour subir un nouvel interrogatoire; mais quelle fut ma surprise de trouver à la tête de mes Juges le Président, mon cher protecteur. Ah! pauvre JOSEPH, me dit-il, comment est-il possible que tu sois coupable du crime dont on t'accuse? Toi, le plus honnête garçon que je connoisse! Messieurs, je répons de son innocence, & il apprit aux autres Juges sur le champ la restitution que j'avois faite à son beau père, qu'il avoit apri-se de tous les gens de la maison.

On lui répondit que mes premières dépositions étant contre moi, on ne pouvoit se dispenser de me condamner si je persistois dans mes réponses; c'étoit assez me faire entendre qu'il ne tenoit qu'à moi.

de les dénier comme un effet de la peur qui m'avoit saisi, ou par quelqu'autre raison dont on se seroit payé facilement; mais j'avois fait une si longue habitude de dire la vérité, qu'il ne me fut pas possible de prononcer ce mensonge salutaire, & mon jugement fut prononcé.

Le Président n'ayant pû s'y opposer, se réduisit à demander trois jours de sursis à l'exécution, ce qui lui fut accordé.

Il profita de ce délai pour aller trouver le Ministre, dont il obtint facilement sa grace, après lui avoir conté mon histoire, qui lui parut si singulière, qu'elle lui donna la curiosité de me voir.

Le Président eut encore la bonté de me présenter à lui; les réponses que je fis à ses différentes questions le confirmèrent dans l'opinion que mon protecteur avoit déjà eu la bonté de lui donner de mon caractère, & après avoir souri plus d'une fois de la naïveté de mes expressions, il me prit par la main avec un air de bonté qui me toucha le cœur, & il me dit: Ami JOSEPH, croyez qu'il se trouve quelque fois d'honnêtes gens qui savent aimer la vérité & récompenser la vertu, soyez sans inquiétude, je me charge de votre fortune.

Ah! Monseigneur, lui dis-je, je suis perdu! Lorsque mon ancien patron m'en

dit autant , ce fut l'époque de ma misère. En vérité, JOSEPH, interrompit le joyeux Président, vous avez tort d'en vouloir à mon beau-père, il y a tout à parier qu'il n'y a point eu de sa faute, s'il ne vous a pas tenu parole. J'espère, dit le Ministre, n'avoir pas la même raison de manquer à la mienne; nous l'espérons, ainsi que toute la France qui y perdrait son meilleur apui, ajouta le Président.

Point de flateries, je vous supplie, répondit le Ministre, ce seroient de mauvaises leçons pour l'heureuse franchise de cet honnête garçon que je retiens auprès de moi, sans autre emploi que celui de me dire la vérité; la commission paroitra certainement nouvelle, mais elle auroit, peut-être, été plutôt créée si l'on eut trouvé des sujets propres à s'en acquiter: Et des Ministres intéressés à l'établir, ajouta encore le Président. Monsieur, ce sont les bons Princes qui font les bons Ministres, répondit mon nouveau protecteur; mais laissons cette conversation qui nous mèneroit trop loin.

Mon crédit augmentoit chaque jour auprès de mon patron, qui me recommandoit sans cesse de ne lui rien cacher de tous les reproches qu'on pouvoit lui faire; & je m'y livrois d'autant plus volontiers, que

les personnes qui se plaignoient le plus de lui étoient les plus comblées de ses faveurs. Cependant lorsqu'il se trouvoit quelque justice dans leurs plaintes , il ne manquoit pas alors de se corriger des fautes dont on l'accusoit.

Un seul trait suffira pour donner une idée de l'excellent caractère de ce Seigneur.

La seule foib'esse qu'on eut à lui reprocher , étoit de se délasser quelquefois du pénible fardeau des affaires dans les bras d'une fille qu'il aimoit , & dont il payoit les faveurs , peut être , avec un peu trop de générosité ; mais quoi qu'elle eut beaucoup de pouvoir sur son cœur , elle n'en avoit jamais eu sur son esprit ; c'eut été le plus foible crédit qu'on eut pû employer auprès de lui.

Le public , cependant , n'en jugeoit pas ainsi ; & de toutes les injustices dont il a coutume de charger un homme en place , l'abus de l'autorité étoit le reproche que mon patron craignoit le plus , & méritoit le moins.

Un jour qu'il me pressoit de lui apprendre l'opinion générale à ce sujet : Hélas ! Monseigneur , elle est bien injuste , lui dis-je avec un soupir : Ce début l'ayant inquiété , il me pressa de m'expliquer plus
clairement

clairement, &, sur-tout, de ne lui rien dissimuler. -- Monseigneur, que me demandez vous? -- Parlez, mon ami, je vous en prie, je vous l'ordonne, je veux tout savoir, ne ménagez pas même les termes.

Eh bien! Monseigneur, apprenez donc qu'on dit dans le monde que vous gouvernez l'Etat, que vous êtes gouverné par une catin, qui l'est à son tour par un danseur, & l'on conclut que le sort de l'Etat dépend d'un entrechat, ou d'une gargouillade.

Mon patron fut frappé de ce discours comme de la foudre; je le vis long tems en proie aux mêmes mouvemens dont mon Financier m'avoit paru agité, lorsque j'avois pris la liberté de lui faire des remontrances.

Je suis perdu, disois-je en moi même! fatale vérité! pourquoi me suis-je laissé aller à votre voix! Enfin, après s'être long-tems promené à grands pas, le Ministre s'affit devant son bureau, & se mit à écrire pendant une demi-heure J'étois sur des charbons ardents; je ne savois si je devois fuir ou rester. & je me promettois bien, si je pouvois sortir d'un tel pas, de n'y retomber de ma vie.

J'étois vivement occupé de mes réflexions, lorsque le Ministre se leva & me remit deux papiers; l'un étoit le congé qu'il donnoit à sa maîtresse, & l'autre, une ordonnance de douze mille livres sur son trésorier, en reconnoissance de mes bons & fidèles services.

Je ne m'en tiendrai pas là, me dit-il, un ami tel que toi, mon cher JOSEPH, ne sauroit trop se payer. — Ah! Monseigneur, cette recompense m'attache moins à votre personne que vos belles qualités; ce ne sont pas les bienfaits qui donnent le zèle & l'attachement. — Cela peut être à ton égard, JOSEPH, mais je ne vois cependant pas que les pauvres aient beaucoup d'amis. — Et les riches, Monseigneur, croyez vous qu'ils en aient davantage? — Non, sans doute, l'amitié se mérité & ne s'achète point, de même que la reconnoissance cherche à se satisfaire, & non pas à s'acquiter.

Hélas! on doit prévoir qu'un homme d'un si excellent caractère ne pouvoit rester long-tems à la Cour, aussi fut il bientôt disgracié. Je voulus le suivre dans son exil, mais il s'y opposa; & après m'avoir encore donné de nouvelles preuves de la générosité, il recommanda ma fortune à quelques amis, qui ne trahirent pas ses volontés.

Je marchai d'un pas rapide , car en moins de quatre années , je me vis possesseur de près de cent mille écus , mais la joie des richesses commença peu à peu à se faire sentir : Je m'en aperçus à quelques reproches que me fit ma conscience , sur certains moyens que mon ancienne délicatesse n'auroit assurément pas approuvés dans un autre tems.

Mais un revers heureux mit tout à coup des bornes à ma cupidité ; je dis heureux , parce qu'il me remit tout d'un coup dans l'état de médiocrité propre à conserver la pureté de mes mœurs.

Ce fut dans ce moment que le hazard me fit rencontrer mon cher compatriote LAURENT FEREUX. Il étoit de retour de ses courtes , après avoir fait aussi une petite fortune ; elle consistoit tout au plus dans une somme de quinze à seize mille francs , qu'il m'offrit de partager avec lui ; Je l'acceptai , & il m'embrassa avec un transport qui me fit bien connoître que son cœur n'étoit point changé. Après lui avoir rendu ses embrassemens , tu ne saurois , lui dis-je , mon cher LAURENT , refuser de faire pour moi ce que je viens de faire pour toi ; j'ai aussi quelque part une cinquantaine de mille francs , dont la

moitié t'appartient de droit ; nous retournerons dans notre Province, nous achèterons une bonne ferme, tes parens nous aideront à la faire valoir, & du reste, nous aiderons nos amis du mieux qu'il nous sera possible.

Aussi-tôt dit, aussi tôt fait ; nous sommes retournés dans notre Village, où notre arrivée a causé la joie la plus vive ; j'y ai retrouvé la bonne Dame NICOLLE, que je ne cesse de regarder comme ma mère : Nous avons acquis de bonnes terres, nous avons rencontré de bonnes femmes, & nous tâchons que ni les unes ni les autres ne restent en friche.





DES ITALIENS ET
DES ESPAGNOLS.

LES Grecs du bas Empire, chassés par les Turcs de Constantinople, se retirèrent en partie dans l'Italie: Ils y aportèrent leur vivacité, leurs goûts, & cet esprit de chicane qui s'est depuis répandu dans l'Europe entière. Des Nations grossières, maitresses de Rome, en avoient exilé les arts: Ils y furent rapellés par les Grecs; & l'Italie, pour la seconde fois, leur dût sa politesse.

Elle étoit divisée en petites Principautés, dont les chefs se faisoient quelquefois la guerre, comme il seroit à souhaiter qu'elle se fit toujours. Quand deux armées étoient en présence, leurs Généraux se ménageoient une entrevue ou l'un avoit coutume de dire à l'autre: *Vous avez six cens hommes; j'en ai cent de plus, & probablement je vous battrais; accomodons nous.* On s'accommodoit ordinairement; & lorsque par hazard on en venoit aux mains,

il n'y avoit guères plus d'un homme ou deux de tués. On n'osoit se fraper dans ces combats ; on se contentoit de se pousser ; il falloit bien que quelqu'un s'y trouvat étouffé.

La guerre ne pouvant terminer les querelles de ces Princes , ils se livrèrent à la politique ; elle leur devint nécessaire : Moins on a de puissance , plus on est obligé de prendre des mesures pour la conserver. Ils étudièrent TACITE , première source de la politique , & dont MACHIAVEL n'est que le commentateur. Enfin , les Italiens & les Espagnols aprirent à toutes les Cours de l'Europe , l'art de se conduire par principes dans les affaires d'Etat. Cet art fut exercé avec distinction par plusieurs Papes & par plusieurs Rois d'Espagne & de France : Cependant il avança peu leurs affaires ; ils étoient trop connus pour ce qu'ils vouloient être , & péchoient contre un des premiers principes de leur art , qui ordonne de le cacher.

On se désoit trop de SIXTE V , de PHILIPPE II , & de LOUIS XI , pour qu'ils pussent beaucoup réussir. Ces deux derniers se ressembloient assez ; méchans , fins & dévots ; ils vécurent & moururent à peu près de la même manière. LOUIS , à l'agonie , fit faire une formule de prières

où l'on demandoit à Dieu le rétablissement de sa santé : Le Prêtre y gliffa un mot de celle de l'ame : *Otez cela*, lui dit le Roi, *si nous voulons obtenir ce que nous désirons, ne demaillons pas tant de choses à la fois.*

PHILIPPE mourant fit dresser, par devant Notaire, un acte ou son Confesseur lui répondoit de son salut : On stipuloit que s'il y manquoit quelque chose, cette omission seroit sur le compte du Directeur, & non sur celui du Roi, qui d'ailleurs s'engageoit à faire tout ce que celui ci lui prescriroit. L'un de ces deux Souverains vouloit vivre encore, & l'autre être sauvé ; mais tous deux se comportoient avec le Ciel, comme ils avoient toujours fait avec les hommes ; c'est à dire, qu'ils vouloient le tromper.

A l'égard des Papes, les excès commis par quelques uns, ont été, sans doute, exagérés par des Ecrivains de parti : Ce sont, en général, des vieillards sages & consommés dans la connoissance du monde & des affaires. S'ils ont eu souvent presque autant de pouvoir sur les Monarques de l'Europe, que les Prêtres Egyptiens en avoient sur leurs Rois, à qui ils ordonnoient de se tuer eux mêmes quand bon leur sembloit ; ils ont aussi quelquefois été

traités comme le Souverain des Sabéens, jouissant d'une puissance illimitée dans l'intérieur de son Palais, mais lapidé par ses sujets, si tôt qu'il en sortoit : Les Papes, du moins en France n'ont jamais impunément franchi les bornes de leur pouvoir.

Les Italiens n'ont pas été les maîtres de l'Europe seulement en politique : Nous leur devons encore beaucoup de choses utiles & agréables. Le goût de tous les arts, l'architecture, la sculpture, la Peinture & la musique, ont passés d'Italie dans le reste de l'Europe. Les Italiens semblent être nés principalement pour ce dernier art ; ils en ont presque tous le goût où le talent : Les maisons, les spectacles & les Eglises, retentissent sans cesse de sons harmonieux : On mutile quantité de gens, pour qu'ils puissent mieux chanter. La musique leur paroissant très propre pour insinuer la dévotion, on ne néglige rien pour l'entretenir dans un pays ou tout le monde y est extrêmement porté. On y voit à chaque pas des saints & des reliques : Les trésors des Eglises en sont remplis ; les plus singulières de ces reliques, dont parle MISSON, ce sont deux phioles, dans l'une desquelles on conserve un rayon de l'Etoile qui guida les trois Rois. & dans l'autre, le son des cloches de Jérusalem.

Le même Auteur dit que les payfans du canton de Naples, où est le tombeau de VIRGILE, le prennent pour un saint : Le maitre du lieu assure qu'un bâtiment voisin de ce tombeau étoit la Chapelle où ce saint homme entendoit la messe : D'autres disent qu'il étoit forcier, & prétendent que c'est lui qui fit un cheval de bronze d'une grandeur énorme, dont on voit encore la tête à Naples chez un grand Seigneur.

Cette variété d'opinions sur le même homme me rapelle ce que dit M. SPON, au sujet de NOSTRADAMUS, enterré à Salon en Provence, moitié dans l'Eglise & moitié dehors, parce qu'on ignoroit s'il étoit Prophète ou forcier.

Les Italiens, en général, ont autant de feu que de sagacité. Presque tous leurs défauts sont un effet de la forme de leurs Gouvernemens, qui les empêche de porter le courage & la raison aussi loin qu'ils le pourroient faire. La division de leur pays en petits Etats, & l'Inquisition, sont pour eux des obstacles à l'héroïsme & à la philosophie : Ils ont eu cependant de grands hommes en tout genre ; mais combien n'ont ils pas eu de peine à percer ? Le célèbre GALILE'E essuya toutes sortes de mortifications : Il s'étoit hautement déclaré pour

le système de COPERNIC, adopté de nos jours : La Congrégation du St. Office, qui en fut très scandalisée, censura les deux points fondamentaux de cette hypothèse, & retint GALILE'E prisonnier, & jusqu'à ce qu'il eut fait une abjuration solennelle de sa philosophie : Cette opinion si raisonnable parut alors aux Théologiens, absurde, hérétique & contraire à l'Écriture Sainte. On n'avoit point encore songé que Dieu, en parlant de la stabilité de la terre & du tournoyement du Soleil, s'étoit accomodé à nôtre manière de voir & de parler.

Quoiqu'il y ait en Italie, des Prêtres savans, le plus grand nombre est d'une singulière ignorance : On en a des traits remarquables. Un Auditeur de la Chambre Apostolique, nommé RAGGI, entendant citer le Code dans un plaidoyer, le prit pour un témoin, & ordonna aux Sbires de le saisir au corps.

Un Géomètre Italien avoit fait un livre, intitulé : *Des Sections Coniques* : L'Inquisiteur, à qui il demandoit un privilège pour l'impression, lui dit : *Je veux bien vous l'accorder, mais à condition que vous mettez à la tête de vôtre livre, SECTIONS CHRONIQUES, titre plus décent que l'autre.*

Si quelquefois on reproche l'ignorance

aux Ecclésiastiques de ce pays, on ne reproche pas moins l'orgueil aux Peuples qui l'habitent, & sur-tout aux Romains modernes : On prétend qu'ils sont d'une fierté insupportable. Un Anglois revenant de chez eux, me dit qu'ils n'avoient hérité de leurs ancêtres que la superstition & la vaine gloire, & qu'ils n'étoient que les excréments des SCIPIONS & des LUCULLUS.

C'est depuis peu de tems que j'ai appris qu'il y a encore à Rome une espèce de Sénat : Il a même toutes les prétentions de l'ancien. Une Gazette faisoit mention d'un discours prononcé devant le Pape, par un député de ces Sénateurs, qui lui disoit entr'autres choses : *Il est bien glorieux pour vous, de voir à vos pieds ce même Peuple & ce même Sénat qui a vu aux siens tant de Rois.* Il est plaisant que ces Messieurs ne se souviennent de cela que pour se l'attribuer : Il me rapellent l'aventure de ce Notaire de leur pays, appelé NICOLAS GABRINI de RIENZI, qui s'échaufa tant la tête par la lecture de TITE LIVE, qu'il entreprit de remettre le Gouvernement de Rome sur l'ancien pied : Il prit le tems où le Pape résidoit à Avignon, pour parler à la canaille de liberté, de Consuls & de Tribuns : Il les étourdit tant de tout cela, qu'ils lui laissèrent prendre peu à peu quel-

qu'autorité: Il se fit nommer Tribun; & tout le monde enfin lui obéit, sans savoir pourquoi. Le Pape le fit transporter à Avignon & mettre au cachot: A peine fut-il sorti de Rome, que plusieurs factieux voulant profiter de la disposition où le Peuple étoit d'obéir au premier venu, se firent des partisans & usurpèrent la souveraineté: Le Pape renvoya à Rome GABRIANI, en le confirmant dans son autorité de Tribun, pourqu'il extermina ces petits tyrans: Il les abolit en effet, & le devint bientôt lui même; le Peuple s'en lassa, le poursuivit & l'assomma comme il s'enfuyoit, en criant avec les autres, pour se mieux cacher, *qu'on tue ce traître là.*

Il y a peu de princes ou de Cardinaux en Italie, qui n'aient à leurs gages quelques nouveaux convertis. Le dernier Grand Duc de la Maison de MEDICIS en avoit plusieurs; & selon l'usage ancien de toutes les Cours, & si humiliant pour l'humanité, il avoit aussi des fols. Un Anglois passant par Florence, demanda à deux hommes de sa Nation ce qu'ils y faisoient. L'un lui dit: *Je suis payé pour être le fol de Monseigneur. Pour moi, dit l'autre, j'ai cent écus pour faire le Catholique de son Altesse.*

Ce Prince passa les dernières années de

sa vie, dans son lit, sans être malade : Il étoit entouré de bouteilles de liqueurs dont il buvoit sans cesse, & de quantité de petits garçons bien poudrés.

Un autre Prince, Duc de Parme, s'occupoit tous les jours à concilier entr'eux des Comédiens qu'il payoit. *Je ne conçois pas*, disoit-il, *que les plus grands politiques de l'Europe le soient plus que moi, s'ils n'ont pas le secret de tenir en paix une troupe de Comédiens.*

Ces occupations n'étoient pas du moins si pernicieuses que celles d'un Duc de Milan, nommé JEAN GALEAS, qui ne faisoit exterminer dans sa Principauté, les voleurs, que parce qu'il vouloit, disoit il, y être le seul de ce métier là, Il auroit mérité le sort de GABRINO FUNDULI, Seigneur de Crémone, qui commit tant de crimes, qu'il fut condamné à mort & conduit au suplice. En y allant, il dit aux assistans, qu'il ne se repentoit de rien, sinon d'avoir manqué un beau coup. *J'ai pû*, dit il, *précipiter, du haut de la tour de mon Château, le Pape JEAN & l'Empereur SIGISMOND qui y étoient montés seuls avec moi : Cette action auroit fait parler de moi éternellement.* L'intention de ces sortes de monstres, est de faire beaucoup de bruit

dans le monde : Il est fâcheux qu'on ne puisse pas convenir de les oublier à jamais, pour augmenter en quelque sorte leur punition ; mais plus ils sont dignes de tout châtement, moins ils éprouvent celui là. Une vertu éminente & rare frappe moins l'imagination ; & s'attire moins nôtre curiosité, qu'un crime énorme & singulier.

Les Italiens, par leur esprit & par leur raffinement, ont fait au reste de l'Europe, presque autant de mal que de bien : S'ils ont beaucoup avancé le progrès des arts, ils ont un peu gâté celui des mœurs ; mais peut-on acquérir une grande poïtesse, qu'il n'en coûte toujours quelque chose à la vertu ?

L'orgueil & l'ignorance dont on accuse quelques Italiens, sont peu en comparaison de ce qu'on impute, à cet égard, à la plûpart des Espagnols. Loin de profiter des dispositions heureuses qu'ils reçoivent ordinairement de la nature, pour se distinguer par les vertus & par les lumières, ils se livrent à une excessive paresse, & préfèrent une ignorance oïfive, aux beaux arts qu'ils méprisent.

La valeur, la galanterie & la dévotion, semblent former leur caractère & celui des Portugais. Ils conservent beaucoup de sang froid dans les périls ou dans les re-

vers. Un Espagnol déjà borgne, passant par un jeu de paulme, reçut un coup qui lui créva l'autre oeil; & pour toute plainte, ne fit que dire, *bon soir*. On dit qu'un soldat Portugais n'ayant plus de balles dans un combat, s'arracha les dents pour charger son mousquet.

La galanterie de ces Peuples est assez connue: Je ne puis cependant omettre l'avanture d'un certain Seigneur Espagnol, qui, désespéré de n'avoir pû voir de près sa maitresse depuis bien des années, l'invita à une fête publique qu'il donnoit dans sa maison, s'avisa d'y mettre le feu aux quatre coins; & lorsque l'incendie eut fait quelque progrès, prit la Dame entre ses bras, & la porta très honnêtement chez elle, ravi d'avoir pû la toucher.

MONTAGNE dit que la femme d'un Aragonois fut si lasse des galanteries solides & réitérées de son mari, qu'elle s'en plaignit à la Reine par un placet, où elle exposoit que son époux ne pouvoit se passer de rendre ses devoirs, au moins huit fois par jour, même en tems de jeune. La Reine, par un arrêt, régla les plaisirs d'un honnête mariage, à six hommages par jour. Cette Reine étoit elle même bien honnête de vouloir ainsi corriger de pareils excès, qui cependant se corrigent assez d'eux-mêmes.

Les Espagnols ont eu de tout tems, pour les pratiques extérieures de la Religion, un zèle très louable, s'il eut pû se contenir dans de justes bornes : Mais la superstition, l'avarice & la cruauté, leur ont fait, dans l'esprit des autres Nations, un tort irréparable. Ils ont dépeuplé, par leurs massacres en Amérique, un pays grand comme l'Europe, dont ils ont fait disparaître douze ou quinze millions d'hommes, qui n'avoient d'autres torts envers eux, que de posséder de l'or, que souvent même ils ne leur refusoient pas. Un jour que les Indiens leur apportoient des vivres, les Espagnols se jettèrent tout à coup sur leurs bienfaiteurs, & les tuèrent tous : Chaque Espagnol avoit coutume d'en prendre treize en l'honneur de nôtre Seigneur & des douze Apôtres : Ils dressoient de grands chiens à poursuivre ceux qui se fauvoient dans les montagnes : Il falloit qu'ils fussent atteints & déchirés dans l'espace de tems qu'ils employent à dire le *Pater* ou le *Credo*. Le père CHARLEVOIX dit qu'ils avoient un chien fort renommé pour ces sortes d'exploits, & qui seul avoit tué plus d'Américains, que plusieurs Espagnols ; il s'apelloit *Beresillo*, & il avoit paye de soldat. Il faudroit croire, pour l'honneur de l'humanité

l'humanité, que les historiens ont beaucoup exagéré la barbarie des Espagnols, ou que ceux ci n'étoient pas des hommes.

Personne n'ignore leur attachement & celui des Portugais pour l'Inquisition, Plusieurs de leurs Rois ont tenté vainement de supprimer ce Tribunal. L'histoire de Portugal rapporte à ce sujet, un fait très remarquable, en ce qu'elle prouve qu'un Roi nommé DOM-PEDRE, osa s'oposer à l'injustice de quelques Inquisiteurs. Un d'eux avoit tué un homme dans une querelle particulière ; & cette action s'étoit faite avec tant d'éclat, que ses confrères ne purent s'empêcher de le punir pour la décence ; mais ils se contentèrent de lui interdire les fonctions de son ministère, DOM-PEDRE indigné de ce procédé, & n'osant cependant éclater contr'eux, ordonna secrètement à un maçon de tuer ce mauvais Prêtre, ce qui fut exécuté au grand scandale des Inquisiteurs : Ils voulurent s'emparer du maçon pour le faire mourir : Le Roi s'en mêla alors, & ne fit que lui interdire les fonctions de son métier.

PHILIPPE III, Roi d'Espagne, ne fut pas si hardi dans une circonstance à peu près semblable ; puisqu'il se laissa condamner lui même par l'Inquisition, sans qu'on

ait sçu s'il fit la moindre résistance. Voici le fait , tel qu'il est raconté dans les Mémoires du Comte de ROUSSEAU. Deux Cordeliers condamnés au feu , pour avoir prêché la Religion Protestante , remercioient Dieu , en allant au suplice , de ce qu'il les avoit jugés dignes de sceller de leur sang la vérité de l'Évangile. Le Roi les entendit , & ne pût s'empêcher de dire assez haut : *Voilà des hommes bien malheureux d'être punis de mort pour une chose dont ils sont si fort persuadés.* Ces paroles furent rapportées au S. Office , qui s'en scandalisa beaucoup , & qui , par grand ménagement , voulut bien se contenter d'une palette de sang qu'on tireroit au Monarque , & qui seroit brûlée par la main du boureau. L'on ne fait lequel des deux , du Roi ou de l'Inquisition fut le plus deshonoré par cette sentence.

Est-il possible que des Nations , estimables d'ailleurs , soient abatardies par des opinions & des abus si ridicules. Ne semble-t-il pas , en voyant leurs belles qualités étouffées par tant de vices & par une si mauvaise éducation , que la nature les avoit destinées à devenir les maitresses du monde , mais que , pour nôtre repos , la fortune en a décidé autrement.



L E P H I L A N T R O P E

V. D I S C O U R S. (*)

*Cultus Deorum est, ut veneremur semper eos,
mente purâ, integra, incorruptâ.*

LE premier devoir envers l'Être suprême; celui qui nous est le plus particulièrement recommandé, & duquel tous les autres semblent découler est la prière: C'est aussi celui sur lequel nos Philosophes élèvent presque toutes leurs objections, Dieu a tout prévu, disent-ils, de toute éternité; & les demandes que nous faisons à Dieu ne sauroient rien changer à l'immuabilité de ses décrets. D'ailleurs, est-ce à nous, vils atômes, dont la foible vue, bornée à un cercle imperceptible d'objets ne sauroit apercevoir cette immensité de rapports qui résultent de la combinaison des différentes parties de cet Univers; est-

(*) Suite des Réflexions sur la vraie piété. Voyez Journa. de Mars 1768.

ce à nous, dis-je, à juger si ce qui nous sembleroit convenir à nôtre bien être, concourt au bien général & entre dans les vues de l'être suprême? (*)

(*) „ SOCRATE, cet oracle de la sagesse humaine, pensoit que toutes les prières que les hommes adressent à la Divinité devoient se réduire à lui demander ce qu'elle fait nous être vraiment utile; puis qu'elle seule peut connoître les besoins de chacun; & que la vue bornée des hommes les expose souvent à demander des choses qu'ils leur seroit le plus souvent utile de ne pas obtenir.

VALER. E. 7. C. 2. -- GRAND JUPITER, c'est encore SOCRATE qui parle, instruisant ALCIBIADE; GRAND JUPITER donnez nous les biens qui nous sont nécessaires, soit que nous vous les demandions, ou que nous ne vous les demandions pas; Et éloignez de nous les maux, quand même nous vous les demanderions. *Plat. in Alcib. 2.*

A bien réfléchir sur cette morale des Anciens, elle n'a rien d'opposé aux préceptes du Christianisme; & si, SOCRATE & quelques autres sages du Paganisme, ont prétendu que nos prières devoient se réduire à demander à la Divinité ce qu'elle fait nous convenir, l'Auteur de nôtre sainte Religion a voulu aussi borner nos demandes au simple nécessaire; c'est à dire que, selon lui, après avoir témoigné à l'Être suprême l'intérêt que nous prenons à l'avancement de la connoissance de son nom; nous devons simplement lui demander *nôtre pain quotidien, le pardon de nos offenses & la grace d'éviter les occasions de mal faire, ou la force d'en triompher*

lors

Cette manière de raisonner est bien imposante ; elle paroît même bien philosophique ; mais voyons si , en cherchant à démontrer l'utilité de la prière , on ne pourroit pas raisonner , plus philosophiquement encore.

I. Je demanderai d'abord , après tant de bons esprits qui ont traité cette matière , si on ne pourroit pas regarder les prières que les hommes adressent à la Divinité comme faisant partie de ses décrets , comme étant des conditions qu'elle a cru devoir atacher de toute éternité aux graces qu'elle leur accorde , pour les entretenir dans les idées de dependance nécessaire au maintien de l'ordre dans la société. Je

lots qu'elles se présentent Il n'est question ni de richesses , ni de dignités ; ni même du plus petit établissement dans la société ; & je suis fort tenté de penser que J. C. n'a pas prétendu que nous importunassions perpétuellement la Divinité de demandes insensées & ridicules , & je dirai même , le plus souvent injustes ; car , si l'inégalité des conditions & des fortunes est dans la nature de l'état de société ; s'il faut nécessairement qu'il y ait des hommes sans état , & qui ne retirent d'autre avantage de l'association générale que leur plus étroite subsistance , de quel droit un membre de la société prétendrait il être préféré à un autre dans la distribution des graces ?

demanderaï si la négligence de ces actes d'humiliation entraînant infailliblement après elle l'oubli de la Divinité chez les hommes, ne les plongeroit pas dans cet état d'abrutissement, qui leur faisant perdre de vue leur origine & leur destination, les livre à eux mêmes, à toute l'impétuosité de leurs passions, & les met dans le cas, sur-tout lors qu'ils sont revêtus du pouvoir, de n'épargner ni l'honneur, ni les biens, ni la vie de leurs semblables.

II. La rélation sous laquelle Dieu veut que nous nous adressions à lui dans nos besoins est celle de PÈRE. (*) Le premier but donc de l'institution de la prière est le maintien d'un esprit d'égalité naturelle entre tous les hommes, quelque poste qu'ils occupent dans la société. Ce Monarque assis sur son trône, & tenant dans ses mains la destinée de tant de milliers d'hommes; ce Magistrat disposant à son gré de la vie, de l'honneur, de la fortune des autres hommes; ce misérable à peine couvert de haillons, & dont l'existence précaire est en quelque façon dans la dépendance de tout ce qui l'environne; ce sont trois membres d'une même famille; trois frères; ils ont un père commun

(*) *Notre Père qui es aux Cieux &c*

aux yeux duquel ils sont égaux ; ils adressent chaque jour , chacun la même prière à la Divinité , à leur père commun. Quels puissans motifs pour eux à la pratique des vertus sociales.

III. *Priez sans cesse*, nous dit un Apôtre de la Divinité (*). Est-ce donc de ce précepte que la superstition se prévaut pour donner prise aux railleries d'une philosophie peu éclairée ? Cet Apôtre prétend-il que l'on sacrifie à un imbécile bigotisme , à des actes inutiles à l'Être suprême un tems précieux à la société ? Non ; il étoit trop partisan des vertus sociales ; & la Philantropie brille en tant d'endroits de ses écrits qu'on ne sauroit le soupçonner d'une prétention aussi peu sensée. C'est au contraire à l'avantage de l'humanité qu'il dirigeoit cette exhortation. Il savoit qu'avant lui d'autres Interprètes de la Divinité avoient indiqué comme des dispositions nécessaires pour donner de l'efficacité à nos prières, un cœur pur , disposé au bien (**)

Y y 4

(*) I THESS. V. v. 17.

(**) *Nous savons que Dieu n'exauce pas les méchants ; mais , si quelqu'un le craint & fait sa*

haine & d'inhumanité. C'est donc pour nous mettre dans le cas d'être continuellement dans ces dispositions qu'il nous re-

sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. JEAN IX. v. 31.

*Lorsque vous étendrez vos mains, je cache-
rai mes yeux de vous ; même lorsque vous mul-
tiplerez vos requêtes, je ne les exaucerai point :
Vos mains sont pleines de sang Lavez-vous,
netoyez vous ; ôtez de devant mes yeux la ma-
llice de vos actions, cessez de mal faire, apre-
nez à bien faire, recherchez la droiture, pro-
tégez celui qui est opprimé, faites droit à l'or-
phelin, défendez la cause de la veuve, ESAÏE I.
v. 15-16, 17.*

*Tu invoqueras & l'Eternel t'exaucera : Tu
crieras, & il dira, me voici, si tu ôtes le
joug du milieu de toi, & que tu cesses de me-
nacer, de maltraiter, & de dire des outrages.
IBID. LVIII. v. 9*

*Lorsque vous vous présenterez pour prier, si
vous avez quelque chose contre quelqu'un, par-
donnez lui, afin que votre Père qui est dans le
Ciel vous pardonne aussi vos péchés. MARC XI.
v. 25.*

*Si tu apportes ton offrande à l'Autel, & que
là il te souvienne que ton frère a quelque chose
contre toi, laisse là ton offrande devant l'Autel,
& va te reconcilier premièrement avec ton frère ;
puis viens, & offre ton offrande MATH.
V. 23 24*

Que la fausse dévotion vienne après cela
se prévaloir de l'Écriture Sainte pour couvrir
son zèle amer !

Commande l'exercice continuel de la prière.
» C'est un PERE que vous invoquez, sem-
» ble-t-il nous dire, & que vous devez
» continuellement invoquer, puisque c'est
» de lui que vous tenez tout. Mais ose-
» rez vous bien vous aprocher de lui,
» le cœur ulcéré contre vôtre FRERE, &
» après vous être laissé aller à la colère,
» à des paroles offensantes, à des procé-
» dés injustes, envers les ENFANTS; après
» leur avoir témoigné le plus cruel mé-
» pris, vous être refusé à leurs demandes
» les plus justes; vous être moqué de
» leurs maux lors que vous pouviez les
» soulager. Ne craignez vous point qu'u-
» ne telle conduite n'irrite vôtre PERE,
» n'excite son indignation, qu'il ne vous
» renie, & ne vous traite avec la même
» dureté que vous traitez vos FRERES les
» ENFANTS. Revêtez, croyez-moi, des
» sentiments de paix, de suport, de com-
» misération avec tous les membres de
» la famille; & si vous avez quelque al-
» tercation avec quelqu'un d'eux; pardon-
» nez-le, ou méritez qu'il vous pardonne;
» & tâchez à l'avenir d'éviter toutes les
» occasions de faire naître de nouveaux
» sujets d'animosité. Pour lors aprochez-
» vous avec confiance de ce tendre PERE
» dont vous avez un besoin continuel;

» l'union qu'il verra régner dans sa FA-
 » MILLE ne peut que lui être agréable ;
 » & une requête qu'il a lui même dictée
 » ne fauroit manquer d'être écoutée favo-
 » rablement (*).

V I. D I S C O U R S.

*Pietate adversus Deos sublatâ, fides etiam,
 & societas humani generis, & excellen-
 tissima virtus justitia tollitur CICERON.*

APRES avoir essayé de démontrer l'u-
 tilité ou plutôt la nécessité de la prière &
 du culte particulier, qui, suivant moi,
 sert à donner à l'ame ce ressort, cette ac-
 tivité nécessaire pour remplir les devoirs
 de la société, passons au culte public.

Si en effet il est démontré que sans la
 piété il n'est plus à espérer des vertus so-
 ciales entre les hommes, la société devra
 t-elle s'en fier à chacun de ses membres en
 particulier pour ces actes de piété? Quelle
 assurance aura-t-elle que chacun d'eux rem-
 plit scrupuleusement ce précepte de l'Apô-
 tre, *Priez sans cesse*? Et, lors même qu'elle

(*) Il faut se rapeller ici que je suppose la
 prière comme prévue par la préscience de Dieu.

pouroit s'en flater, comment, est-elle assurée qu'ils donnent à ce précepte le sens & l'étendue qu'il exige? Qui l'assurera qu'il n'est pas dans son sein une multitude d'hommes qui confondent la fausse dévotion avec la vraie piété? Il est vrai que les Livres sacrés & tant de Traités de morale sembleroient devoir suffire à éclairer chaque homme sur la nature de ses devoirs; mais comment faire taire les passions & l'amour propre qui triompheront toujours de l'homme abandonné à lui-même? Chacun sent combien il est aisé de se faire illusion sur ce que l'on doit à ses semblables, malgré les préceptes les plus exprès; combien cet amour propre & ces passions sont habiles à forger des sophismes; l'expérience ne cesse de nous démontrer ces tristes vérités. Il faut donc nécessairement pour le bien de la Société qu'outre les hommages particuliers que les hommes rendent à la Divinité, ils soient obligés sous peine du mépris général de lui en rendre de publics. Il faut que la société choisisse entre ses membres des hommes éclairés & vertueux pour être les instruments de ces hommages, & pour les accompagner de Discours tendants à instruire les autres hommes sur leur nécessité & leur but; des hommes qui puis-

sent en quelque sorte être les cautions de l'incorruptibilité de la morale publique. Nous l'avons déjà dit : Les Loix ne sauroient pourvoir à tout ; elles ont en vue de prévenir les crimes publics ; mais elles ne sauroient obliger les hommes à cette probité scrupuleuse qui est proprement le fondement de la société. Il faut que ce soient par des Discours publics que l'on jette dans l'ame cet enthousiasme de la vertu qui établit entre les hommes une confiance réciproque sans laquelle la société ne sauroit subsister (*). Il faut qu'il y ait dans le sein de la société des témoins perpétuels & irréprochables de cette égalité naturelle dont le souvenir est si propre à prévenir les désordres qui peuvent naître de la nature même du pacte social. Telles sont les cérémonies religieuses qui font partie du culte public (**). Représentons-nous s'aprochant de la Ta-

(*) Heureux les membres de la société, si l'ignorance, la superstition, la flatterie, un vil intérêt ne souilloient jamais les Discours de ceux qui sont chargés de les instruire ainsi publiquement.

(**) Telle étoit chez les Romains les *Saturnales* qui se célébroient annuellement, où les Maîtres servoient leurs Esclaves & se mettoient à la même Table qu'eux.

ble sacrée ce Monarque suivi presque immédiatement du dernier de ses sujets : Quel faisissement ne doit-il pas éprouver en pensant que cet homme qu'il se figuroit ne devoir aprocher de lui que pour trembler à son aspect, ou venir lui faire hommage de sa vie ou de ses biens, ose en cet instant manger à la même table que lui, se nourir du même pain & boire dans la même coupe !

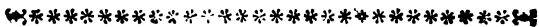
Que doit penser ce riche orgueilleux qui tout à l'heure jettoit à peine un regard de mépris & de dédain sur ce misérable qui le précède, qui le fouleroit volontiers comme un ver de terre si ces Loix ne le protégeoient jusques à un certain point ! Que doit il penser en le voyant invité à un même festin avec lui, placé à son côté, & traité comme son égal ? Quel doit être l'état de ce Magistrat, dont les yeux sont frapés à ce festin, ici par la vue d'un malheureux qu'il a injustement dépouillé de ses biens, là par une femme à qui il n'a rendu justice qu'au prix de son honneur & de sa vertu ; ici par une famille réduite à la mendicité, & dont les yeux encore baignés de larmes lui rappellent ses injustices, plus loin par cet infortuné qu'il a injustement livré à l'infamie & au deshonneur. Me voici donc,

doit-il dire en lui même , en la présence de mon Père, environné d'une multitude de mes frères que j'ai réduit au désespoir, & qui demandent justice.

Voilà, si ie ne me trompe, sous quel point de vue devoient être présentées les cérémonies de la Religion dans ces jours de solennités institués pour rapeller à eux mêmes les membres de la Société; il n'en est aucune qui ne soit susceptible de réflexions telles que celles-là, & qui ne soit propre ainsi, en rendant la Religion infiniment respectable, en la mettant à couvert des railleries de la philosophie du Siècle, qui ne soit propre dis-je à produire les plus heureux effets dans la société. Le Tyran, le Juge inique, le riche orgueilleux, l'Usurier impitoyable, le marchand de mauvaise foi, l'artisan infidèle, le calomniateur, le médifant, l'homme peu scrupuleux sur les moyens de satisfaire ses passions luxurieuses; en un mot tous les destructeurs de l'ordre social trembleroient dans ces cérémonies à la vue des victimes de leurs vices & de leurs passions. Que dis-je? le pauvre & le foible y apprendroient à l'apprécier. On leur diroit que le bon ordre demande de la subordination; que l'on doit respecter les dépositaires & les exécuteurs des Loix,

considérer les administrateurs des biens de la terre ; mais ils sentiroient bien aussi que , puisque tous les hommes sont frères, respecter les aînés de la famille, ce n'est pas ramper lâchement devant eux, encenser à leurs vices, flatter leurs passions ; & s'avilir soi-même, deshonorer la Divinité, en profitant les hommages qui lui sont dûs , & en méprisant son ouvrage.





E X T R A I T

De quelques Articles du Dictionnaire de Musique de J. J. ROUSSEAU.

COMME ce Dictionnaire n'est pas encore fort répandu, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en lui donnant ces extraits; & quoiqu'en puisse dire dans sa mauvaise humeur le plus fameux écrivain du siècle, on est assuré d'être bien reçu du public lorsqu'on a à l'entretenir des productions de M. ROUSSEAU. Cet écrivain célèbre rend compte lui même dans sa préface des circonstances auxquelles ce Dictionnaire doit le jour. Il s'étoit chargé de la partie de musique pour l'Encyclopédie & on lui avoit assuré que le manuscrit entier de cette collection immense devoit être complet avant qu'on en imprimât une seule ligne. On ne lui avoit donné que trois mois pour remplir sa tâche. Il tint parole; au bout de trois mois, son travail fut mis au net & livré: Mais à mesure que les volumes de l'Encyclopédie parurent, il fut blessé de l'imperfection de ses articles, & il entreprit de les refondre sur son brouillon & d'en faire à loisir un ouvrage à part. Il vivoit alors à portée de tous les secours,

au milieu des artistes & des gens de lettres. Sa retraite à la campagne lui ôta peu de tems après ces ressourcés. Il continua cependant à Montmorenci de s'occuper de tems à autre de ce projet. Enfin il a achevé de rassembler à Montier-Travers les matériaux qu'il avoit préparé. „ Je n'ai pas cru, dit-il, que l'état
 „ d'imperfection où j'étois forcé de laisser cet
 „ ouvrage, dût m'empêcher de le publier,
 „ parce qu'un livre de cette espèce étant
 „ utile à l'art, il est infiniment plus aisé
 „ d'en faire un bon sur celui que je donne,
 „ que de commencer par tout créer.
 „ Les connoissances nécessaires pour cela
 „ ne sont peut être pas fort grandes, mais
 „ elles sont fort variées, & se trouvent
 „ rarement réunies dans la même tête.
 „ Ainsi mes compilations peuvent épargner
 „ beaucoup de travail à ceux qui sont en
 „ état d'y mettre l'ordre nécessaire, &
 „ tel, marquant mes erreurs, peut faire
 „ un excellent livre, qui n'eut jamais rien
 „ fait de bon sans le mien...

„ J'exhorte les artistes & les amateurs
 „ de lire ce livre sans défiance, & de le
 „ juger avec autant d'impartialité que j'en
 „ ai mis à l'écrire. Je les prie de considérer
 „ que ne professant pas, je n'ai d'au-

» tre intérêt ici que celui de l'art, &
» quand j'en aurois, je devrois naturelle-
» ment apuyer en faveur de la musique
» françoise, où je puis tenir une place,
» contre l'Italienne, où je ne puis être
» rien. Mais cherchant sincèrement le
» progrès d'un art que j'aimois passioné-
» ment, mon plaisir a fait taire ma va-
» nité. Les premières habitudes m'ont
» long-tems attaché à la musique françoise,
» & j'en étois enthousiaste ouvertement.
» Des comparaisons attentives & impartia-
» les m'ont entraîné vers la musique ita-
» lienne, & je m'y suis livré avec la
» même bonne foi. Si quelquefois j'ai
» plaisanté, c'étoit pour répondre aux au-
» tres sur le même ton : Mais je n'ai pas,
» comme eux, donné des bons mots pour
» toute preuve, & je n'ai plaisanté qu'a-
» près avoir raisonné. Maintenant que les
» malheurs & les maux m'ont enfin dé-
» taché d'un goût qui n'avoit pris sur moi
» que trop d'empire, je persiste, par le seul
» amour de la vérité, dans les jugemens
» que le seul amour de l'art m'avoit fait
» porter. Mais, dans un ouvrage com-
» me celui-ci, consacré à la musique en gé-
» néral, je n'en connois qu'une, qui n'é-
» tant d'aucun pays, est celle de tous ; &
» je n'y suis jamais entré dans la que-

„ relle des deux musiques , que quand il
 „ s'est agi d'éclaircir quelque point impor-
 „ tant au progrès commun.

Les bornes que nous nous sommes imposées dans ce Journal , ne nous permettent pas de suivre M. ROUSSEAU dans ses calculs sur la théorie de la musique & dans les discussions savantes dont son Dictionnaire est rempli. Nous nous contenterons de faire connoître les articles qui ne demandent point d'étude , & dans lesquels il n'est question que de goût ; ils contiennent presque tous des vues excellentes , & l'on y reconnoitra avec plaisir la sensibilité , la chaleur & l'énergie qui caractérisent l'Auteur d'Emile.

ACCENT. Après avoir distingué les diverses sortes d'accens , M. ROUSSEAU établit comme une maxime incontestable que le plus ou le moins d'accent est la vraie cause qui rend les langues plus ou moins musicales. „ Quel seroit , dit-il , le rap-
 „ port de la musique au discours , si les
 „ tons de la voix chantante n'imitoient les
 „ *accens* de la parole ? Moins une langue
 „ a de pareils *accens* , plus la mélodie y
 „ doit être monotone , languissante &
 „ fade , à moins qu'elle ne cherche dans
 „ le bruit & la force des sons le charme

» qu'elle ne peut trouver dans leur va-
 » riété. » Delà vient sans doute la supé-
 riorité de la musique Italienne sur celle des
 autres nations & l'agrément que trouvent
 les François aux chansons des Languedo-
 ciens & des Provençaux.

M. ROUSSEAU recommande aux musi-
 ciens de consulter le traité de la prosodie
 françoise de M. l'Abbé d'OLIVET, & d'é-
 tudier, s'il se peut, la grammaire géné-
 rale de Port-Royal avec les notes de M.
 DUCLOS. Il termine cet article par une
 vérité qu'on ne sauroit trop répéter. » La
 » musique est bien plus le langage des
 » sens que celui de l'esprit. Donnez donc
 » au musicien beaucoup d'images ou de
 » sentimens, & peu de simples idées à
 » rendre: Car il n'y a que les passions
 » qui chantent; l'entendement ne fait que
 » parler.

» ACCOMPAGNER.... Ce mot même aver-
 » tit celui qui *accompagne* dans un con-
 » cert qu'il n'est chargé que d'une partie
 » accessoire; qu'il ne doit s'attacher qu'à
 » en faire valoir d'autres; que sitôt qu'il
 » a la moindre prétention pour lui même,
 » il gêne l'exécution & impatiente à la
 » fois les concertans & les auditeurs; plus
 » il croit se faire admirer, plus il se rend
 » ridicule. & sitôt qu'à force de bruit ou

„ d'ornemens déplacés, il détourne à soi
 „ l'attention due à la partie principale,
 „ tout ce qu'il montre de talent & d'exé-
 „ cution, montre à la fois sa vanité & son
 „ mauvais goût. Pour accompagner avec
 „ intelligence & avec applaudissement, il
 „ ne faut songer qu'à soutenir & faire
 „ valoir les parties essentielles, & c'est
 „ exécuter fort habilement la sienne que
 „ d'en faire sentir l'effet sans la laisser re-
 „ marquer.

„ ACTE.... Il ne doit pas être permis de
 „ changer de décoration & de faire sauter
 „ le théâtre d'un lieu à un autre, au mi-
 „ lieu d'un *acte*, même dans le genre
 „ merveilleux; parce qu'un pareil fait
 „ choque la raison, la vérité, la vraisem-
 „ blance, & détruit l'illusion que la pre-
 „ mière loi du théâtre est de favoriser en
 „ tout. Quand donc l'action est inter-
 „ rompue par de tels changemens, le mu-
 „ sicien ne peut savoir ni comment il les
 „ doit marquer, ni ce qu'il doit faire de
 „ son orchestre pendant qu'ils durent, à
 „ moins d'y représenter le même cahos
 „ qui règne alors sur la scène.

„ BALLET. M. ROUSSEAU se plaint de ce
 „ que les divertissemens des ballets sont
 „ des suites de danses qui se succèdent

„ fans sujet ni liaison entr'elles, ni avec
 „ l'action principale, & où les meilleurs
 „ danseurs ne savent vous dire autre cho-
 „ se sinon qu'ils dansent bien „ Selon
 lui cette ordonnance suffit pour un bal
 de société où chaque acteur a rempli son
 objet lorsqu'il s'est amusé lui-même : Mais
 la danse théâtrale doit nécessairement être
 l'imitation de quelque chose & toute danse
 qui ne peint rien qu'elle-même & tout bal-
 let qui n'est qu'un bal doivent être bannis
 du théâtre lyrique.

„ **BARCAROLLES.** Sorte de chansons en
 „ langue Vénitienne que chantent les gon-
 „ doliers à Venise. Quoique les airs des
 „ *Barcarolles* soient faits pour le peuple, &
 „ souvent composés par les gondoliers mê-
 „ mes, ils ont tant de mélodie & un ac-
 „ cent si agréable qu'il n'y a pas de mu-
 „ sicien dans toute l'Italie qui ne se pi-
 „ que d'en savoir & d'en chanter. L'en-
 „ trée gratuite qu'ont les gondoliers à tous
 „ les théâtres, les met à portée de se for-
 „ mer sans frais l'oreille & le goût; de
 „ sorte qu'ils composent & chantent leurs
 „ airs en gens qui, sans ignorer les fi-
 „ nesses de la musique, ne veulent point
 „ altérer le genre simple & naturel de leurs
 „ *barcarolles*.

„ . . . N'oublions pas de remarquer à

„ la gloire du Tasse , que la plûpart des
 „ gondoliers savent par cœur une grande
 „ partie de son poëme de *la Jérusalem dé-*
 „ *livrée* , que plusieurs le savent tout en-
 „ tier , qu'ils passent les nuits d'été sur
 „ leurs barques à le chanter alternative-
 „ ment d'une barque à l'autre , que c'est
 „ assurément une belle *barcarolle* que le
 „ poëme du Tasse , qu'HOMERE seul eût
 „ avant lui l'honneur d'être ainsi chanté,
 „ & que nul autre poëme épique n'en a
 „ eû depuis un pareil.

„ BATON DE MESURE est un bâton fort
 „ court ou même un rouleau de papier
 „ dont le maître de musique se sert dans
 „ un concert , pour régler le mouvement
 „ & marquer la mesure & le tems.

„ A l'opéra de Paris, il n'est pas ques-
 „ tion d'un rouleau de papier , mais d'un
 „ bon gros bâton de bois bien dût , dont
 „ le maître frappe avec force pour être
 „ entendu de loin.

„ BRAILLER. C'est excéder le volume
 „ de sa voix & chanter tant qu'on a de
 „ force , comme font au lutrin les mar-
 „ guilliers de village , & certains musi-
 „ ciens ailleurs. „

Ces deux traits sont d'une causticité fort

plaisante: Mais étoient-ils bien placés dans un Dictionnaire ?

„ BRODERIES.... Notes de goût que le
 „ musicien ajoute à sa partie dans l'exé-
 „ cution, pour varier un chant souvent
 „ répété, pour orner des passages trop
 „ simples, ou pour faire briller la légé-
 „ reté de son gosier ou de ses doigts. Rien
 „ ne montre mieux le bon ou le mau-
 „ vais goût d'un musicien, que le choix
 „ & l'usage qu'il fait de ces ornemens.
 „ La vocale françoise est fort retenue sur
 „ les *broderies*; elle le devient même da-
 „ vantage de jour en jour, &, si l'on
 „ excepte le célèbre JELYOTE & Made-
 „ moiselle FÉL, aucun acteur François ne
 „ se hasarde plus au théâtre à faire des
 „ *doubles*; car le chant François ayant
 „ pris un ton plus trainant & plus lamen-
 „ table encore depuis quelques années, ne
 „ les compose plus. Les Italiens s'y don-
 „ nent carrière: C'est chez eux à qui en
 „ fera davantage; émulation qui mène
 „ toujours à en faire trop....

„ A l'égard des instrumens, on fait ce
 „ qu'on veut dans un *solo*: Mais jamais
 „ symphoniste qui brode ne fut souffert
 „ dans un bon orchestre.

„ CANTATE. Sorte de petit poëme ly-
 „ rique, &c.... Les cantates sont ordi-

7 nairement composées de trois récitatifs ,
 22 & d'autant d'airs. Celles qui sont en
 22 récit , & les airs en maximes , sont tou-
 22 jours froides & mauvaises ; le musicien
 22 doit les rebuter. Les meilleures sont
 22 celles où , dans une situation vive &
 22 touchante , le principal personnage parle
 22 lui même , car nos *cantates* sont com-
 22 munément à voix seule. Il y en a
 22 pourtant quelques-unes à deux voix en
 22 forme de dialogue , & celles-là sont
 22 encore agréables , quand on y fait in-
 22 troduire de l'intérêt. Mais comme il
 22 faut toujours un peu d'échafaudage ,
 22 pour faire une sorte d'exposition , &
 22 mettre l'auditeur au fait , ce n'est pas
 22 sans raison que les *cantates* ont passé
 22 de mode , & qu'on leur a substitué ,
 22 même dans les concerts , des scènes
 22 d'opéra.

22 La mode des *cantates* nous est venue
 22 d'Italie , comme on le voit par leur nom
 22 qui est Italien , & c'est l'Italie aussi qui
 22 les a proscrites la première. Les *canta-*
 22 *tes* qu'on y fait aujourd'hui , sont de
 22 véritables pièces dramatiques à plusieurs
 22 acteurs , qui ne diffèrent des opéra ,
 22 qu'en ce que ceux-ci se représentent au
 22 théâtre , & que les *cantates* ne s'exécu-
 22 tent qu'en concert : De sorte , que la

» *cantate* est sur un sujet profane, ce
 » qu'est l'*oratorio* sur un sujet sacré.

» CANTATILLE... Le genre de la *can-*
 » *tatille* vaut moins encore que celui de
 » la cantate, auquel on l'a substitué par-
 » mi nous. Mais comme on n'y peut
 » développer ni passions ni tableaux, &
 » qu'elle n'est susceptible que de gentil-
 » leffe, c'est une ressource pour les petits
 » faiseurs de vers & pour les musiciens
 » sans génie.

» CASTRATO. Musicien qu'on a privé
 » dans son enfance, des organes de la
 » génération, pour lui conserver la voix
 » aigue, qui chante la partie appelée *des-*
 » *sus* ou *soprano*... Laissons aux hon-
 » nêtes femmes des grandes villes les ris
 » modestes, l'air dédaigneux, & les pro-
 » pos plaisans dont ils sont l'éternel ob-
 » jet: Mais faisons entendre, s'il se peut,
 » la voix de la pudeur & de l'humanité
 » qui crie & s'élève contre cet infâme
 » usage, & que les Princes qui l'encoura-
 » gent par leurs recherches, rougissent
 » une fois, de nuire, en tant de façons,
 » à la conservation de l'espèce humaine.

» Au reste, l'avantage de la voix se
 » compense dans les *castrati* par beaucoup
 » d'autres pertes. Ces hommes qui chan-
 » tent si bien, mais sans chaleur & sans

„ passions, font, sur le théâtre; les plus
 „ mauffades acteurs du monde; ils per-
 „ dent leur voix de très-bonne heure &
 „ prennent un embonpoint dégoutant. Ils
 „ parlent & prononcent plus mal que les
 „ vrais hommes, & il y a même des let-
 „ tres telles que l'r, qu'ils ne peuvent
 „ point prononcer du tout.

„ CHANSON. Espèce de petit poëme
 „ fort court, qui roule ordinairement sur
 „ des sujets agréables, auquel on ajoute
 „ un air pour être chanté dans des occa-
 „ sions familières, comme à table, avec
 „ ses amis, avec sa maitresse, & même
 „ seul, pour éloigner, quelques instans,
 „ l'ennui, si l'on est riche; & pour sup-
 „ porter plus doucement la misère & le
 „ travail, si l'on est pauvre.

„ . . . Les françois l'emportent sur toute
 „ l'Europe, dans l'art de les composer,
 „ sinon pour le tour & la mélodie des
 „ airs, au moins pour le sel, la grace
 „ & la finesse des paroles; quoique pour
 „ l'ordinaire, l'esprit & la satyre s'y mon-
 „ trent bien mieux encore que le senti-
 „ ment de volupté. Ils se font plus à cet
 „ amusement & y ont excellé dans tous
 „ les tems, témoin les anciens Trouba-
 „ dours. Cet heureux peuple est tou-
 „ jours gai, tournant tout en plaisante-

„ rie : Les femmes y font fort galantes ,
 „ les hommes fort dissipés , & le pays pro-
 „ duit d'excellent vin ; le moyen de n'y
 „ pas chanter fans cesse ?

„ CHANT. Cet article contient plusieurs
 „ observations excellentes. „ Les chants agréa-
 „ bles , dit M. ROUSSEAU , frappent d'a-
 „ bord , ils se gravent facilement dans la
 „ mémoire : Mais ils font souvent l'écueil
 „ des compositeurs , parce qu'il ne faut
 „ que du savoir pour entasser des accords ,
 „ & qu'il faut du talent pour imaginer
 „ des *chants* gracieux. Il y a dans cha-
 „ que nation des tours de *chant* triviaux
 „ & usés , dans lesquels les mauvais mu-
 „ siciens retombent fans cesse ; il y en a
 „ de baroques qu'on n'use jamais , parce
 „ que le public les rebute toûjours. In-
 „ venter des *chants* nouveaux , appartient
 „ à l'homme de génie : Trouver de beaux
 „ *chants* , appartient à l'homme de goût.

„ CONCERT SPIRITUEL. *Concert* qui
 „ tient lieu de spectacle public à Paris ,
 „ durant le tems où les autres spectacles
 „ sont fermés. Il est établi au Château
 „ des Thuilleries ; les concertans y sont
 „ très-nombreux , & la salle est fort bien
 „ décorée. On y exécute des motets ,
 „ des symphonies , & l'on se donne aussi

» le plaisir de défigurer de tems en tems
 » quelques airs Italiens.

» CRIER..... La musique françoise veut
 » être *criée* ; c'est en cela que consiste sa
 » plus grande expression. »

En général ce reproche est juste : Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines passions qu'on ne sauroit guères exprimer que par des cris, comme la colère, le désespoir, &c. mais c'est que la musique françoise, au lieu de ménager cette dernière ressource pour l'employer à propos, exige continuellement de la part des chanteurs des efforts qui ôtent au gosier sa flexibilité, au timbre sa justesse & son harmonie, & à la musique sa variété & presque toutes ses graces.

DITHYRAMBE. » Sorte de chanson Grecque
 » que en l'honneur de BACHUS, laquelle
 » se chantoit sur le mode Phrigien, &
 » se sentoit du feu & de la gaieté qu'ins-
 » pire le Dieu auquel elle étoit consacrée.
 » Il ne faut pas demander si nos littéra-
 » teurs modernes, toujours sages & com-
 » passés, se sont récriés sur la fougue &
 » le désordre des *Dithyrambes*. C'est fort
 » mal fait, sans doute, de s'enyvrer sur-
 » tout en l'honneur de la Divinité : Mais
 » j'aimerois mieux encore être votre moi-
 » même que de n'avoir que ce lot bon-

» sens qui mesure sur la froide raison tous
 » les discours échaufés par le vin.

DIVERTISSEMENT. » C'est le nom qu'on
 » donne à certains recueils de danses &
 » de chansons qu'il est de règle à Paris
 » d'insérer dans chaque acte d'opéra, soit
 » ballet, soit tragédie : *Divertissement* im-
 » portun dont l'Auteur a soin de couper
 » l'action dans quelque moment intéressant
 » & que les acteurs assis & les spectateurs
 » debout ont la patience de voir & d'en-
 » tendre. »

DUO. M. ROUSSEAU pense comme l'Au-
 teur de la lettre sur l'opéra d'Omphale,
 (M. GRIMM) que les *Duo* sont hors de
 nature dans la musique dramatique. » Rien
 » n'est moins naturel, dit-il, que de voir
 » deux personnes se parler à la fois du-
 » rant un certain tems, soit pour dire la
 » même chose, soit pour se contredire,
 » sans jamais s'écouter ni se répondre ;
 » & quand cette supposition pourroit s'ad-
 » mettre en certains cas, ce ne seroit pas
 » du moins dans la tragédie, où cette in-
 » décence n'est convenable ni à la digni-
 » té des personnages qu'on y fait parler,
 » ni à l'éducation qu'on leur suppose.

Pour sauver cette absurdité, il faut, se-
 lon lui, premièrement, ne placer les *Duo*,
 que » dans ces situations vives & touchan-

tes, où l'agitation des interlocuteurs
les jette dans une forte de délire capable de faire oublier aux spectateurs & à eux mêmes ces bienséances théâtrales qui renforcent l'illusion dans les scènes froides, & la détruisent dans la chaleur des passions. Le second moyen est de traiter le plus qu'il est possible le *Duo* en dialogue. Ce dialogue ne doit pas être phrasé & divisé en grandes périodes comme celui du Récitatif, mais formé d'interrogations, de réponses, d'exclamations vives & courtes, qui donnent occasion à la mélodie de passer alternativement & rapidement d'une partie à l'autre, sans cesser de former une suite que l'oreille puisse saisir. Une troisième attention est de ne pas prendre indifféremment pour sujets toutes passions violentes, mais seulement celles qui sont susceptibles de la mélodie douce & un peu contrastée, convenable au *Duo*, pour en rendre le chant accentué & l'harmonie agréable. La fureur, l'emportement marchent trop vite, on ne distingue rien, on n'entend qu'un aboiement confus, & le *Duo* ne fait point d'effet. D'ailleurs, ce retour perpétuel d'injures, d'insultes conviendrait mieux à des Bouviers qu'à des Héros,

» & cela ressemble tout-à-fait aux fanfa-
 » ronades des gens qui veulent se faire
 » plus de peur que de mal. Bien moins
 » encore faut il employer ces propos dou-
 » cereux d'*appas*, de *chaines*, de *flames* ;
 » jargon plat & froid que la passion ne
 » connut jamais, & dont la bonne musi-
 » que n'a pas plus besoin que la bonne
 » poésie. L'instant d'une séparation, ce-
 » lui où l'un des deux Amans va à la
 » mort ou dans les bras d'un autre ; le
 » retour sincère d'un infidèle ; le touchant
 » combat d'une mère & d'un fils voulant
 » mourir l'un pour l'autre ; tous ces mo-
 » mens d'affliction où l'on ne laisse pas
 » de verser des larmes délicieuses : Voilà
 » les vrais sujets qu'il faut traiter en *duo*
 » avec cette simplicité de paroles qui con-
 » vient au langage du cœur. Tous ceux
 » qui ont fréquenté les théâtres lyriques
 » savent combien ce seul mot *addio* peut
 » exciter d'attendrissement & d'émotion
 » dans tout un spectacle. Mais si-tôt
 » qu'un trait d'esprit ou un tour de phra-
 » se se laisse appercevoir, à l'instant le
 » charme est détruit, & il faut s'ennuyer
 » ou rire. »

M. ROUSSEAU recommande au musicien
 de distribuer le chant des *duo*, de manière
 qu'il

qu'il passe d'une partie à l'autre, & que toute la suite du dialogue ne forme qu'une mélodie. Il préfère les *duo* de voix égales, parce que leur harmonie étant plus rapprochée, produit plus d'effet, & entre les voix égales, ceux des dessus, parce que leur son est plus distinct & plus touchant; il veut qu'on joigne les parties rarement & pour peu de tems, & cite avec beaucoup d'éloges le *duo* de Mégacles & d'Aristée, dans l'Olympiade de M. METASTASIO, musique de Pergolèse.

„ A l'égard des *duo* bouffons, dit-il,
 „ ils ne sont pas communément à voix
 „ égales, mais entre basse & dessus. S'ils
 „ n'ont pas le pathétique des *duo* tragi-
 „ ques, en révanche ils sont susceptibles
 „ d'une variété plus piquante, d'accens
 „ plus différens & de caractères plus mar-
 „ qués. Toute la gentillesse de la coquet-
 „ terie, toute la charge des rôles à man-
 „ teau, tout le contraste des sottises de
 „ nôtre sexe & de la ruse de l'autre, en-
 „ fin toutes les idées accessoires dont le
 „ sujet est susceptible, ces choses peu-
 „ vent concourir toutes à jetter de l'a-
 „ grément & de l'intérêt dans ces *duo*,
 „ dont les règles sont d'ailleurs les mê-
 „ mes que des précédens, en ce qui re-

„ garde le dialogue & l'unité de mélodie „

Je ne fais s'il faut prendre à la rigueur dans cet article tous les conseils de M. ROUSSEAU: Mais j'avoue que je regretterois un peu le plaisir de chanter & d'entendre quelques-uns des *duo* qu'il condamne. Jamais le mélange des instrumens les plus doux ne produira des effets aussi intéressans, une harmonie aussi touchante que l'accord de deux voix. Cet accord est trop rare, trop souvent interrompu dans les *duo* dialogués. S'il ne falloit pour en avoir le plaisir plus à son aise, que pécher un peu contre la raison, je sais bien, pour moi, quel parti je prendrois: Mais n'y auroit il pas quelque moyen de placer des *duo* non-dialogués, sans blesser aucune vraisemblance, lorsqu'il s'agit d'adresser des prières aux dieux ou des remerciemens à l'Amour, de se faire des sermens réciproques, &c. &c?

Tout spectacle où l'on chante ne peut être fondé que sur ce principe, de sacrifier une partie de l'illusion au plaisir de l'oreille. Deux personnes qui parlent ensemble, ne produisent qu'un bruit confus; mais tel est le pouvoir de l'harmonie, que l'accord de deux voix peut charmer l'oreille & exprimer des sentimens. On

ne peut donc point comparer exactement ces deux choses. Si deux Amans se sentent émus au même instant, pourquoi ne s'exprimeroient-ils pas en chantant ensemble?

Si l'on s'en tient aux *duo* dialogués, il faut sur-tout avoir soin, comme M. ROUSSEAU le recommande, d'éviter les longues périodes. Rien n'est pour l'ordinaire plus froid & plus affommant; &, de tous les écueils possibles, le pire est l'ennui.

La suite pour le mois prochain.





ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.

I.

OBSERVATIONS & expériences sur diverses parties de l'Agriculture ; par M. FORMANOIR DE PALTEAU, de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, au Bureau de Sens. A la Haye, & se trouve à Paris chez la veuve d'HOURLY, Imprimeur Libraire, rue St. Séverin, près la rue St. Jacques, 1768. brochure in 8vo. prix 1 liv. 4 s. Les différentes espèces de terre, les fumiers & engrais, l'écobuage, le défoncement des terres, l'exploitation d'une ferme & la plantation des bois, sont les principales matières traitées par l'Auteur, en différens mémoires, dont quelques uns ont été lus aux assemblées de la Société Royale d'Agriculture. Cet ouvrage ne peut manquer d'intéresser les personnes qui, à l'emple de M. PALTEAU, s'adonnent à la culture. C'est à la sollicita-

tion de plusieurs d'entr'elles, qu'il a fait imprimer ces observations, fondées sur trente annés d'expériences.

LETTRE DE M. SAINTFOIX, au sujet de l'homme au masque de fer. *A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez VENTE, Libraire, au bas de la montagne Ste Geneviève, 1768.* Tout le monde fait qu'il y a eu à la Bastille, vers la fin du dernier règne, un illustre Prisonnier à qui il étoit défendu, sous peine de la vie, de se faire connoître, & qu'on obligeoit de porter un masque de fer, pour qu'il ne fut pas reconnu; mais personne ne fait quel étoit cet homme. M. DE VOLTAIRE qui a donné le premier connoissance de ce fait, dans son essai sur le siècle de LOUIS XIV, n'a formé sur cela aucune conjecture; M. DE SAINTFOIX rapporte d'abord celles qu'on a hazardées; il en démontre la fausseté; & il donne ensuite les siennes. Elles tendent à faire croire que ce prisonnier étoit le Duc DE MONMOUTH, fils de CHARLES II, Roi d'Angleterre, & de LUCIE VALTERS, qui fut fait prisonnier à la bataille de Bridgevatet, & condamné à être décapité le 15 Juillet 1685, pour avoir entrepris de détrôner JACQUES II. Il faut

voir dans cette brochure intéressante les détails curieux & l'enchaînement des raisons plausibles sur lesquelles est fondée l'idée de l'Auteur.

DISCOURS MORaux couronnés dans les Académies de Montauban & de Besançon en 1766 & 1767, avec un *Eloge* de CHARLES V Roi de France, par M. *** brochure in 8vo de 176 pages; à Sens, chez TARBE; à Paris, chez la veuve PIERRES & fils, rue St. Jacques. Il y a un Discours sur cette question: *Est-il utile à la Société que le cœur de l'homme soit un mystère?* L'Orateur nous dit: „ Restons paisibles dans les ténèbres où nous marchons, ténèbres qui servent plus utilement la tranquillité & le bonheur de la société qu'une lumière funeste qui nous feroit hair & la vie & les autres, & nous mêmes. „

Sur cette autre question: *Il importe autant aux Nations qu'aux particuliers d'avoir une bonne réputation:* L'Orateur fait voir que nous dépendons de l'opinion d'autrui dans nos besoins, dans nos plaisirs, dans le sentiment de nôtre bonheur; que par tout nos intérêts sont essentiellement liés à l'estime de ceux qui nous environnent,

que nous sentons le besoin & l'importance d'une bonne réputation, & que cette dépendance réciproque étant commune aux Nations comme aux particuliers, le besoin d'une bonne réputation est aussi le même pour elles.

Dans un troisième Discours l'Orateur prouve par des raisonnemens & par des exemples, *combien le courage d'esprit est nécessaire dans tous les Etats ?*

„ Un de ces hommes, dit l'Orateur,
 „ qui s'étonnent de tout ce qui est grand,
 „ demandoit à NEWTON, comment il avoit
 „ pu découvrir le système du monde. Ecoutez,
 „ cœurs pusillanimes: *En y pensant*
 „ *toûjours*, répondit-il: Voilà le secret du
 grand homme révélé. Qui fait à quelle
 hauteur pourroit s'élever le génie fécondé
 de cette continuité d'efforts? Qui fait
 s'il ne franchiroit pas les bornes que la
 foiblesse ou l'ignorance assignent à l'esprit
 humain? Hommes de génie, recueillez sans
 cesse vos forces, portez les sur le même
 objet. C'est par cette constance que vous
 triompherez de tous les obstacles réunis.

ESSAI sur les grands hommes d'une partie
 de la Champagne, par un homme du pays:
Infidet virtus in optimo viro que nocet &

dies gloria stimulis incitat. CICER. Brochure in 8vo de 90 pages; prix 24 sols. A Paris chez GOGUE, Libraire, quai des Augustins. L'Auteur s'est particulièrement attaché à faire connoître les Remois qui se sont distingués. Il en cite quarante neuf dans des articles très courts qui renferment quelques traits intéressans, avec quelques dates, & ordinairement leurs épitaphes.

2.

IL va paroître un nouvel ouvrage périodique, contenant le détail de toutes les nouveautés de mode, sous ce titre; *Le Courier de la mode ou le Journal du goût.* Il sera composé d'une demi feuille, in 8vo qui sera donnée exactement chaque mois. Toutes les nouveautés relatives à la parure, ainsi que les divers goûts régnans pour toutes les choses d'agrément, & les Artistes chez qui elles se trouvent, y seront indiqués. On y joindra le titre des Livres de pur amusement, & l'Ariette courante. La souscription, qui est ouverte depuis le mois d'Avril, est pour la Province de 4 livres 4 s. On souscrit à Paris, chez JORRY, Imp. vis-à-vis la Comédie Française, chez LE MENU, marchand de musique, rue du Roule, & chez l'Auteur.

des Affiches de Paris rue St. Honoré, vis-à-vis la grande Ecurie du Roi, où l'on s'adressera au Sr. MACRET, Ebéniste.

3.

LES faits qui peuvent honorer les Sciences, les Arts, ou les Lettres, & encourager ceux qui les cultivent, méritent d'être recueillis, d'être consignés dans toutes les archives littéraires. M. LE BLANC Auteur de l'ouvrage que nous avons annoncé dans notre Journal d'Avril dernier page 459; sous ce titre: *Nouvelle manière d'operer les Hernies &c*, vient de recevoir de glorieuses marques de l'estime particulière que le Roi de Danemarck & le Roi de Pologne font des ouvrages utiles & solides. Il avoit adressé un exemplaire de son livre à chacun de ces deux Monarques: S. M. Danoise, pour le remercier du sien, lui a fait remettre une gratification par son Ambassadeur à la Cour de France, & le Roi de Pologne l'a honoré de la Lettre suivante. „ M. le Pro-
 „ fesseur LE BLANC? Le mérite de l'ouvrage
 „ que vous m'avez envoyé, & dont je
 „ me suis fait rendre compte, doit vous
 „ répondre du plaisir avec lequel je l'ai
 „ reçu. Continuez vos utiles travaux;
 „ je vous y invite au nom de l'humani-
 „ té qui a droit à vos talens. Flatté que

„ mon approbation vous serve d'encourâ-
 „ gement, je vous assure de mon estime
 „ & de la reconnoissance que je dois à
 „ vôtre attention. Sur ce je prie Dieu
 „ qu'il vous ait, M. le Professeur LE
 „ BLANC, en sa sainte garde. Fait à Var-
 „ sovie le 11 Mai 1768. Signé, STA-
 „ NISLAS-AUGUSTE ROI.

4.

BEVERLEY, pièce nouvelle en 5 actes
 & en vers libres, que les Comédiens fran-
 çois représentent depuis le 7 Mai der-
 nier, est une imitation *du Joueur*, Tragé-
 die bourgeoise, ou Tragi-comédie Angloi-
 se, dont la traduction a paru en 1762 à
 Paris, chez DESSAIN JUNIOR, Libraire,
 quai des Augustins. Cette pièce est dans
 le genre atroce, qui est le genre favori des
 Anglois. Le caractère du Joueur que RE-
 GNARD n'avoit vu que du côté comique,
 & sous le ridicule qu'il prête, est devenu,
 dans une tête Angloise, le caractère d'un
 forcené qui finit par le plus violent déses-
 poir. Chez BEVERLEY (c'est le nom
 du héros de la pièce) la passion du jeu,
 qui sembleroit devoir toujours être une
 passion douce, si elle n'étoit dénaturée par
 l'intérêt, l'affreux intérêt, source de tous

maux, est donc une vraie fureur. Il fait le malheur d'une femme aimable, dont il est adoré, dont même il sent tout le prix, & d'une sœur qui l'aime tendrement & qu'il ruine; il est la proie d'un scélerat, d'un perfide qui l'entretient dans sa passion, & celui qui le fait voler par des joueurs avec lesquels il est d'intelligence; il est mis en prison pour ses dettes; & se voyant sans ressource, pour se délivrer à la fois du sentiment de ses maux, des remords dont il est accablé, du poids de sa vie, enfin de lui-même, il s'empoisonne, & meurt au moment où l'amant de sa sœur, le seul véritable ami qu'il eut, est venu à bout de réparer une partie de ses pertes. Tel est le sujet de cette pièce, qui est actuellement sous presse, & dont nous donnerons les détails, aussi-tôt qu'elle nous sera parvenue. On voit déjà, par cette courte exposition, de quelle nature est ce Drame. La plupart des Tragiques ou des comiques Anglois prennent toujours le dernier terme de la passion qu'ils veulent peindre. La fureur du jeu peut sans doute conduire à toutes les extrémités; mais ces extrémités ne sont point attachées nécessairement à la condition du Joueur. Or, comme toute autre passion que celle du jeu, portée à l'excès, telle que l'amour, l'ambition, &c

peuvent operer les mêmes effets , ne pourroit-on pas dire que c'est moins le caractère du joueur qu'on nous donne ici, que celui du *Désespéré*; ou , puisque c'est le jeu , qui cause le désespoir de BEVERLEY , la pièce Angloise , au lieu d'être intitulée simplement *le Joueur* , ne devoit elle point avoir pour titre , *les funestes effets du jeu* ? L'Auteur François semble avoir du moins fait avant nous cette observation , en se contentant d'indiquer la pièce par le nom du principal personnage. Mais c'est *le Joueur Anglois* , c'est tout dire : Il ne faut pas contester avec nos voisins sur des choses purement de goût , & sur-tout de goût national.

5.

LES Italiens versifient en général avec beaucoup de facilité. La richesse de leur langue , la vivacité de leur esprit contribuent à leur procurer ce rare avantage. Tout le monde a entendu parler de ces Poètes improvisateurs , *Poetae extemporanei* , qui chantent dans la minute une longue suite de vers sur un sujet pris à volonté ; ce sont ordinairement les louanges de ceux qui les payent. On se doute bien que

ces impromptus ne pourroient pas être comparés aux chef-d'œuvres de Poésie que les Italiens ont faits dans le silence de leur cabinet. Il se trouve cependant de ces impromptus qui sont heureux. On s'amuse encore en Italie à une espèce de Jeu Littéraire qui fait plus briller la mémoire que le génie. On propose un sujet ; chaque Membre de l'Assemblée est obligé de le traiter sur le champ en vers de *reminiscence*, c'est-à-dire, tirés des meilleurs Poètes que l'on cite en marge. On juge ensuite la pièce dans la même Société. Celui qui a le mieux réussi propose des sujets plus ou moins favorables à traiter, de cette manière, aux autres personnes, selon le talent qu'elles ont montré. Tandis que chacun travaille, le chef que l'on nomme l'Apollon, *il Febo*, dans ces Assemblées de Littérature, compose l'éloge de la Compagnie ; dans lequel il fait entrer les plus belles pensées des impromptus, & vante surtout le choix & l'application des vers.

Un Capitaine d'Artillerie, au service de Pologne, s'étant trouvé à Naples dans une Société, où l'on s'amusoit à de pareils jeux, fut invité à célébrer ainsi, le jeune Roi des Deux Siciles qui alloit monter sur le Trône, sous le nom de FERDINAND IV.

Sa pièce eut du succès dans toute la Ville! Nous allons la rapporter en entier pour faire connoître cette espèce de jeu qui peut être une ressource contre l'ennui pendant les voyages & à la campagne. Nous ne citerons pas les Poètes d'où les vers sont tirés. Les RACINE, les CORNEILLE, les BOILEAU, les VOLTAIRE sont ceux qui ont fourni les vers que l'Officier, au service de Pologne, n'a fait que mettre en œuvre suivant la condition du jeu.

*VERS sur la sortie de Tutèle de Sa Majesté
le Roi des Deux-Sicules.*

PRINCE, tu vas régner, voici ce jour auguste,
Où ton peuple soumis va reconnoître en toi,
Quoique très jeune encore & son père & son Roi,
Que ta main loin de nous écartant les allarmes
Des peuples opprimés daigne effuyer les larmes.
Abhorre les flatteurs; que l'humble vérité
Trouve dans ton Palais un asyle sacré.

On l'a dit avant moi; dans les ames bien nées,
La vertu n'attend point le nombre des années;
En faisant des heureux un Roi l'est à son tour:
Un Trône est affermi, quand il l'est par l'amour.

Que FERDINAND soit juste, & nous serve de
Père;
Que Naples tous les jours lui devienne plus chère.
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez,

Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
 Que la voix du devoir de vous se fasse entendre :
 Vivez pour le servir , mourez pour le défendre ,
 Conservez à jamais ces nobles sentimens.
 Que le Prince toujours voie en vous ses Enfans,

6.

UN Citoyen zélé pour le bien public par rapport aux grands chemins deux établissemens imités des Chinois, dont l'utilité paroît incontestable, & l'exécution facile.

1°. Nous lisons dans les Mémoires de la Chine qu'on y trouve sur les grands chemins de demi lieue en demi lieue un poteau sur lequel est écrite en gros caractères, la distance de la Ville prochaine d'où l'on est parti, & celle de la Ville où la route conduit. Ainsi les guides ne sont pas nécessaires, & l'on fait à tout moment où l'on va, d'où l'on vient, combien on a fait de chemin, & ce qu'il en reste encore à faire. Rien de plus satisfaisant pour les voyageurs. Ne pourroit-on pas en Europe imiter cet établissement Chinois en mettant de pareils poteaux, non pas de demi lieue en demi lieue, (car la dépense seroit trop considérable) mais seulement de deux lieues en deux lieues, ce qui suffiroit pour la commodité des voyageurs qui ne seroient

plus exposés à être trompés par de fausses indications verbales.

2^o. A la Chine sur les bords des grands chemins, on rencontre de demi lieue en demi lieue, un corps de garde où est arboré l'étendard de l'Empereur, & où logent deux soldats qui veillent à la sûreté de la route publique. Ainsi, ajoute l'historien, *on voyage dans cet Empire aussi tranquillement que l'on se promène dans les Villes.* A l'imitation de cette coutume chinoise, on pourroit parmi nous envoyer dans la distance de 8 ou 10 lieues; par exemple, de Paris à Beaumont sur Oise; deux Cavaliers de Maréchaussée qui partiroient tous les jours de Paris au lever du soleil, & qui iroient jusqu'à Saint-Brice, où l'on enverroit deux autres Cavaliers de Beaumont qui tous les quatre auroient le tems de se rendre dans leurs Villes respectives avant la nuit fermée; & ainsi dans toutes les autres Villes du Royaume. Par ce moyen, on n'auroit plus rien à craindre sur nos grands chemins de la part des malfaiteurs. On supprime les réflexions d'utilité évidente qui résultent de ce projet qui ôteroit désormais toute inquiétude aux voyageurs & à leurs familles.

Quant aux fraix de cet établissement, on

ne doute pas que, s'il étoit approuvé du Gouvernement, les corps de Ville, les Commerçans & les Citoyens zélés n'y contribuassent volontiers.

6.

OBSERVER l'état de la médecine chez les Peuples peu civilisés & presque sauvages, c'est en quelque sorte la voir dans son berceau, telle qu'elle fut vraisemblablement pratiquée par les premiers hommes. On peut d'ailleurs en retirer de l'utilité; car ces hommes étant plus près de la nature, la voient peut-être mieux, ils en suivent peut-être mieux l'impulsion & la contrequarrent moins dans ses opérations.

M. COUANNIER DES LANDES, Chirurgien Major des hopitaux, Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, aiant été pris dans la dernière guerre par les Indiens Urchises, peuple de la Floride, a été à portée de faire parmi eux quelques observations que nous allons rapporter.

La médecine, qui, comme on le présume bien, n'est point distinguée chez ces Indiens d'avec la Chirurgie, y est cultivée & pratiquée avec succès; elle y est

même fort honorée, & elle y a d'autant plus de crédit qu'elle s'incorpore pour ainsi dire avec les pratiques de leur Religion. Rien de plus bizarre que les cérémonies, les gestes, les contorsions dont ces médecins accompagnent leurs ordonnances, mais rien de plus simple que leur médecine. Elle est uniquement tirée des végétaux & fondée sur quatre règles principales dont ils ne s'écartent point. 1°. Evacuer les premières voies. 2°. Tenir le ventre libre. 3°. Faire observer au malade une diète austère & absolument végétale. 4°. Lui faire prendre l'air tous les jours à la porte de sa cabane. C'est une chose à laquelle ils ne manquent jamais, excepté pendant l'hiver, quoiqu'en général les cabanes de ces Indiens soient fort aérées.

Les seuls alimens qu'ils permettent aux malades, lors qu'il y a lieu, sont des décoctions ou bouillies, plus ou moins claires, faites avec le bled de Turquie ou les haricots, & le suc mucilagineux d'un arbruste que M. COUANNIER n'a point connu. Ils emploient, comme nous, des émoulliens, des résolutifs, des astringens, des détersifs &c. Ils donnent les bains, les douches, font des applications de cataplasmes; ils font aussi usage de la saignée.

mais d'une manière si fingulière, qu'il y a lieu de penser qu'elle ne doit pas être fréquente chez eux.

Celui qu'on veut saigner agite son corps par des mouvemens réitérés, dont l'action fait passer le sang julques dans les plus petits vaisseaux cutanés; on fait ensuite des frottemens avec un morceau de peau d'ours ou autre chose. Alors le Chirurgien s'arme d'une dent de vipère, & la tenant entre le doigt index & le pouce, de manière qu'elle ne sort que d'environ un tiers de ligne, il l'applique obliquement, apuyant la pointe sur la peau & parcourt rapidement toute la superficie des muscles. C'est sur ceux des bras, des jambes & des cuisses, sur la région lombaire & dorsale que l'on pratique cette opération. Les vaisseaux étant épuisés on agite le corps par de nouvelles frictions; ils se remplissent de nouveau, & donnent quelquefois jusqu'à six, huit & même dix onces de sang.

Dans leurs pansemens ils tiennent long-tems les plaies à découvert, & dans tous les états de la plaie, ils la lavent avec des décoctions de plantes; ils ont de puissans résolutifs pour les tumeurs, mais ils cherchent toujours les moyens de les terminer

par supuration. Dans les plaies profondes ils font des injections à la faveur d'un chalumeau ; pour charpie ils employent des plumes d'oiseaux : Leurs compresses sont des feuilles larges & longues & des morceaux de chamois ; ils font leurs bandes de l'écorce intérieure de certains arbres.

Les malades & les blessés se font porter chez les médecins qui n'épargnent aucun soin pour leur prompt guérison. Ils étudient le pouls par les pulsations du cœur, & pour s'affurer de l'état du malade, ils vont jusqu'à respirer son haleine goûter sa salive ; ils succent les plaies ; les ulcères mêmes les plus fardes n'ont rien de dégoûtant pour eux : Le plaisir d'être utiles à leurs semblables l'emporte sur tout autre sentiment. Pendant trois mois que M. COUANNIER a passé parmi eux, il a été fort malade & promptement guéri ; il a vu faire au Médecin chez lequel il demeurait, & dont il étoit l'esclave, plusieurs belles cures desquelles il donne le détail dans son Mémoire. C'est dommage qu'il n'ait pu connoître le spécifique admirable qu'ils ont pour arrêter & pour prévenir la gangrène ; jamais chez eux elle ne dégénère en sphacèle, & jamais ils n'ont recours à l'amputation des membres ; ils ne peuvent comprendre comment l'homme peut survivre à la perte d'un bras ou d'une jambe.



O D E

L' E N N U I ,

QU'ELLE effroyable nuit ! quel horrible nuage !
 Vient obscurcir le jour & répandre l'horreur !
 Je rappelle en vain mon courage ;
 Tout est flétri jusqu'à mon cœur.

Que voi-je ! ô ciel ! un monstre ! & je crois le con-
 noître ,
 Le démon de l'ennui se traîne en soupirant ;
 Devant lui je vois disparaître
 Les jeux, les ris & l'enjouement.

Ou fuir ? ou te trouver trop aimable Déesse
 Sensible gaieté ! tu méprise mes cris ,
 Tu fuis le chagrin qui me presse
 Tu m'abandonne à mes soucis.

Je croyois te trouver sous ces épais feuillages ,
 Dans ces jardins fleuris , sous ce riant berceau ,
 Ou viennent s'égayer les sages
 Et se mettre à nôtre niveau.

Si je cueille une fleur , à peine je la touche
 Que l'ennui trop jaloux la flétrit à l'instant ;
 Le poison qu'exhale sa bouche
 La fait rentrer dans le néant.

718 **JOURNAL HELVETIQUE**

Si je porte mes pas au bord d'une fontaine
Ou je crois mollement me livrer au repos
 Le sommeil se rit de ma peine
 Et me refuse ses pavots.

Si du fond d'un bosquet la volupté m'appelle,
J'approche.. Mais hélas quelle étoit mon erreur !
 Elle fuit & laisse après elle
 Un lieu de ténèbre & d'horreur.

Ainsi pour m'accabler, tout concourt tout conspire,
La gayeté, mon cœur, la nature, les cieus
 Semblent s'accorder a me nuire;
 Le jour même m'est odieux ...

Mais qui peut tout a coup répandre la lumière !
Un doux rayon pa oit, le ciel devient serein,
 Un char qui franchit la carrière
 S'avance & détruit mon chagrin.

A ton empressement je crois te reconnoître
Amitié, tous tes traits font gravés dans mon cœur
 Avance, viens.. je vois paroître
 De l'ennui l'aimable vainqueur.

Par Mr. B. C. d'H. en B.



L E P O R T R A I T

D' E P I C U R E.

QUEL est ce célèbre mortel ?
 Demandoit l'amour à sa mère ,
 Qui couvre de fleurs mon Autel ?
 A tout Gnide il a sçu plaire
 Il me paroît tendre & badin
 Quoi que su mine soit antique ;
 Des Philosophes du portique
 Il n'a point le regard hautain ;
 Quoi qu'il affecte la sagesse
 Le plaisir est peint dans ses yeux ,
 Et dans le sein de la molesse
 Il paroît encore vertueux ,
 Sous le voile de la décence
 Il inspire la volupté
 A son école l'innocence
 Perd toute sa timidité
 Et le plaisir par lui chanté
 Range les cœurs sous sa puissance
 Ce mortel est intéressant !
 Quel est son nom ? à sa figure ,
 Répond VENUS en rougissant ,
 Tu dois reconnoître ÉPICURE.

Par le même.

V E R S

S U R L' E N V I E.

Qui pourroit m'indiquer où demeure l'envie ?
 J'entends par-tout maint auteur s'écrier :
 Ah ! l'envie ! ah ! l'envie on a beau la prier ,
 La cruelle qu'elle est , par la rage suivie ,
 Répand à chaque instant ses poisons sur ma vie.
 Sur votre vie ! ô ciel ! que vous êtes heureux !
 Illustre auteur , entouré d'envieux ,
 Que je vous voye ! hélas ! tant de mérite
 Avoit le droit d'exciter leurs fureurs ;
 Tempérez par bonté l'éclat qui les irrite ;
 Vous deviez vous attendre à toutes ces horreurs :
 Vous êtes trop grand homme ; & moi qui vous re-
 garde.
 Et qui ne vous connois que depuis un instant ,
 Je me sens .. ah ! grands Dieux , oui , si je n'y prens
 garde ,
 Je me sens si petit , quand je vous vois si grand ,
 Qu'à vos jaloux mon cœur ajoute un concurrent.
 Ce que c'est que d'avoir un si vaste génie ,
 L'esprit de CICÉRON & l'amie de BRUTUS ,
 L'intelligence à la sagesse unie !
 Du concert des humains on trouble l'harmonie ;
 On accable les gens du poids de ses vertus.
 Monsieur l'auteur , oui , je parie ,
 Quoique je n'aye encore vu que votre profil ,
 Que , si de vos tristes années
 La Parque retordoit le fil ,
 Vous refuseriez net vos grandes destinées ;

Vous choisiriez plutôt la douce obscurité
 D'un citoyen que rien n'agite ,
 Et qui dans la tranquillité

Arrive doucement sur les bords du Cocyte
 Par des sentiers unis , faits pour l'oïveté ;
 Oui , vous immoleriez votre nom , votre gloire ;
 Vous voudriez , plongé dans les ombres du temps ,
 N'être pas plus célébré au temple de mémoire ,
 Que moi , rimeur obscur , de qui les vers rampans..

Non. ... Comment non ? Je vous entens ;
 Vous voulez des lauriers , & les cueillir sans peine ;
 Vous êtes un Seigneur , qui , porté mollement
 Sur des ressorts à la Dalène ,
 Se plaint du bruit impertinent
 Que fait son carosse en roulant.

Que ne va-t-il à pied ? Il entre chez Hortense ;
 Il s'écrie avec pétulance :

Mes gens sont des coquins . mes fermiers des frip-
 pons ;

Mon Intendant , mes Secrétaires ,
 Mes bois , mes gardes , & mes terres ,
 Tout va mal ; on me pille : Ils sont tous des larrons ;
 On double , on triple ma dépense ;
 J'irois à l'hospital tout droit ,
 Si je n'avois une fortune immense.

Marquis, tout ce courroux n'est qu'un moyen adroit
 Pour parler de votre opulence.

Ah ! l'envie ! ah ! l'envie ! auteurs , on vous croiroit
 Plus piqués de son insolence ,
 Si vous aviez moins d'éloquence

A peindre les fureurs de son acharnement.

Oui ; dans les plaintes que nous forge
 Votre cœur dupe alors de son ressentiment ,
 Notre-amour propre clairement
 Voit le vôtre qui se rengorge.



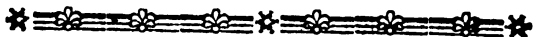
E P I T R E

A une jeune Provençale , sur le Cou.

N'EST-ce pas un objet divin
 Qu'un cou d'une aimable tournure ?
 Quelle blancheur ! quel doux satin !
 De quels charmes il est voisin !
 C'est entre la bouche & le sein
 Qu'il fut placé par la nature.
 On peut se donner des yeux doux ,
 Se faire une petite bouche :
 Toutes n'ont pas , ainsi que vous ,
 Ces roses dont l'éclat me touche ;
 Telle chez Dulac va payer
 Son teint qui doit tourner nos têtes ;
 Telle au besoin , chez Laudumier ,
 A de belles dents toutes prêtes ;
 Le sein ... mais je n'ose appuyer :
 Passons plus bas ; pied ridicule ,
 Bien à l'étroit dans une mule ,
 Peut nous paroître un pied léger :
 Mais pour le cou , ma foi , Mesdames ,
 Je défie un sénat de femmes
 De pouvoir jamais le changer.
 Aussi , sans entendre finesse ,
 Jeunes filles ont le cou nu ,
 Dans l'âge heureux de la tendresse :
 Mais quand la main de la sagesse
 Vient tristement mettre un fichu ,
 Hélas ! hélas ! tout est perdu :
 Adieu plaisir , adieu jeunesse.

Que de beaux jours , je m'en souviens ,
Près de vous , passés à Marseille !
Votre mère , à nos entretiens ,
Venoit souvent prêter l'oreille ;
Souvent elle me vit oser
Baïser vos mains en sa présence ,
Jamais le cou... tant ce baiser
Est un baiser de conséquence !
Trouvez un confesseur en France
Qui ne soit de mon sentiment ;
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les cous :
Ah ! les barbares sont jaloux !
Par ces Messieurs-là , quand j'y pense ,
Que de charme nous iont ravis !
Lorsqu'on écoute leurs avis ,
C'est nous qui faisons pénitence.
Avec quelle grace touchante
Etre la main d'un jeune amant ,
Sur le cou de sa jeune amante !
Le cou renversé mollement
Rend la volupté plus piquante ;
Le cou penché languissamment
Rend la douleur plus éloquente.





E P I T R E A A R I S T E .

Par M. D'ARNAUD.

ARISTE , je t'écris dans un de ces instans ,
 Où l'ame languissante , affigée & flétrie ,
 Repousse avec dégoût la coupe de la vie ,
 Et demande à quitter des liens trop pesans ,
 Du plaisir la flamme agissante ,
 N'est plus pour moi qu'une lueur mourante
 Qui s'exale en vaines vapeurs.
 Tel un champ que la mort habite ,
 Voit ces feux impuissans qu'un air impur excité
 Eclairer des tombeaux les lugubres horreurs :
 Qui sont ces passions , mobiles de mon être ,
 L'ambition , la gloire , l'amitié ,
 L'amour à qui mon cœur a tout sacrifié ,
 De nos songes trompeurs , le moins trompeur peut-
 être ?
 Toutes ces brillantes erreurs ,
 A mes regards s'éloignent & périssent ,
 Comme ces fantômes menteurs ,
 Qui doivent à la nuit leur forme & leurs couleurs ;
 Devant le jour s'évanouissent .
 Le monde dispaeroit & se perd à mes yeux ;
 Ainsi le vaisseau qui fend l'onde ,
 Et court sur la plaine profonde ,
 S'abandonner aux flots féditieux ,
 Voit s'éloigner , blanchir , décroître ,
 Fuir , s'effacer & dispaeroitre

Les villes , les remparts & les monts sourcilleux ,
 Je n'envifage plus qu'un effroyable abime ,
 Ce gouffre dévorant qu'on ne peut éviter ,

Où tout vient fe précipiter

Jufques au temps , qui lui fert de victime ;
 Eh , pourquoi n'ai-je pas la force d'y courir ?
 Pour contempler les flots , la foudre & la tempête.

Dois-je encore détourner la tête !

Et n'ai-je pas appris , malheureux à mourir !

Lorsque je puis rompre mes chaines ,

Lors qu'un instant feul peut finir

Un-cours d'ennuis & d'éternelles peines ,

Qui peut hélas ! me retenir ?

Tu ne fçauois , efclave misérable ,

Brifer les murs de ta prifon !

Tu ne fais que trainer cette trifte raifon

Qui loin de te prêter une main fecourable ,

D'un flambeau fans clarté t'importune & t'accable !

Qu'ofai-je attendre ? ah courageux Caton ,

Ame vraiment romaine & digne de Platon ,

Que n'ai-je dans mon fein ton audace hardie ,

Ce noble mépris de la mort

Qui t'affranchit par un heureux effort ,

Et de Céfzar & de la vie ?

Mais qu'ai je dit ? quand ma mourante voix

Appelle ce fommeil , cette heureufe impuiffance

Qui doit endormir ma fouffrance ,

Et d'un coup m'épargner tant de coups à la fois ;

De ma religion j'entends la voix tonnante :

Eh bien , fille du Ciel parle , confole moi.

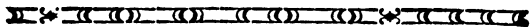
D'un feul de tes rayons la lueur bienfaifante

De mes pas égarés écartera l'effroi

» Attends vafe orgueilleux , enfant de la pouffière,

» Que l'efprit qui d'un fouffle anime la matière ,

» Qui te forma , te paîtrit à fon gré ,



ENIGME — LOGOGRYPHE.

Je suis antique d'origine
 Et ma meilleure qualité
 Est de pouvoir en Médecine
 Etre de quelque utilité.
 Si tu desires me connoître ,
 En moi tu trouveras un Maître ,
 Mais de l'Art je n'ai que le nom ;
 Et la plus simple parure
 Est pour moi du meilleur ton ,
 Lorsqu'elle imite la nature :
 Aussi chez moi ne voit-on
 Rien qui soit fort remarquable.
 Dix Lettres composent mon nom ;
 Je suis petite , assez aimable.
 Ce n'est pas tout ami Lecteur :
 Cherche le nom du spectateur
 De la fin doublement tragique
 De Iphis & de son Amant ,
 Dont il fut témoin authentique
 Et dont le fruit présentement
 Porte la sanglante livree.
 Prends les mots de Mat , de Marée ,
 Ceux de trois éléments
 L'Air , la Mer , & la Terre.
 Ensuite des mots suivants
 De chacun le contraire :
 De doux , de paix , de haïr , de pleurer
 Puis ces mots-ci , Juger , tirer , tuer , jurer.
 Je ne finirois point , si je voulois te dire
 Tout ce que mon nom peut former
 Il suffit , pour me deviner ,
 De ce que je viens de décrire.

Le mot de l'Enigme de Mai est *dé à coudre*, & celui du Logogriphe est *l'Alphabet*.

T A B L E.

R ECHERCHES politiques sur les terreurs populaires que cause le bon prix des grains, & sur les moyens de les calmer.	page. 603
Suite de Joseph, ou la Probité.	Conte. 625
Des Italiens & des Espagnols.	653
Le Philantrope, & une Discours.	667
Extrait de quelques articles du Dictionnaire de musique de J. J. Rousseau.	680
Annonces de Livres & Avis Divers.	700
Ode, l'ennui.	717
Le portrait d'Epicure.	719
Vers sur l'Envie.	720
Epitre à une jeune Provençale.	722
Epitre à Ariste par M. d'Arnaud.	724
Vers à Madame de *** &c.	726
Enigme --- Logogryphe.	727

